



Un projet de loi honteux en Australie

Hüseyi Latif > P. 5



Ünal Akkemik : « Il faut protéger les milieux de vie des espèces endémiques de Turquie »

Aslınur Karaboğa > P. 10

All that Jazz...

La musique classique et le jazz nourrissent mon côté mélomane. Par conséquent, je ne manque pas de suivre les informations concernant ces deux genres musicaux dans la presse, surtout écrite.

Eren Paykal > P. 6



Aujourd'hui la Turquie



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Istanbul a son « Fringe » !

Mine Çerçi > P. 9



12 TL - 6 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 179, Février 2020

Jeanne-Peri Foucault : Une pianiste entre plusieurs mondes

« Mes voyages m'ont permis de découvrir des cultures, de nouvelles perspectives, de rencontrer des personnes avec des histoires uniques... Tout cela est très inspirant ». En effet, de Paris à Bodrum, d'Izmir à Los Angeles, Jeanne-Peri Foucault est une compositrice de talent qui s'est vu grandir entre plusieurs pays. Son art est ainsi lui aussi inspiré par plusieurs mondes : de la musique classique à la musique électronique, la jeune pianiste touche à tout. Se plaisant à composer des bandes originales pour des films, elle entretient également un rapport étroit avec le septième art. Rencontre.



Comment le piano est-il entré dans votre vie ? Pourquoi en avoir fait votre profession et quand avez-vous pris cette décision ?

J'ai toujours été imprégnée par l'art grâce à mes parents, que ce soit à travers la musique, la danse, la peinture, ou le théâtre. J'ai toujours été très active et créative, avec la musique en particulier, qui est un moyen de m'exprimer librement.

Mes parents m'ont inscrit à des cours de piano dès l'âge de quatre ans. Mes premiers cours étaient sur un piano à queue ! Quel privilège ! À six ans, je suis entrée au conservatoire à Paris, à La Schola Cantorum, pour suivre des cours de piano et solfège. Après avoir déménagé à Bodrum en 2004, j'ai continué mon éducation musicale dans le cadre de cours privés et je prenais également quelques cours au Conservatoire National d'Izmir Dokuz Eylül.

(lire la suite page 3)

Les Turcs d'Allemagne, une intégration demi-teinte



Il y a 26 ans, la communauté turque allemande connaissait un évènement tragiquement passé à la postérité. Le 29 mai 1993, quatre hommes âgés de 16 à 23 ans mettaient le feu à une maison de la petite ville de Solingen dans le nord-ouest de l'Allemagne, provoquant la mort de cinq personnes d'origine turque. Un crime xénophobe commémoré encore aujourd'hui outre-Rhin, mais qui a tendance à se répéter en Allemagne. Citons pour exemples les multiples assassinats du NSU (Nationalsozialistischer Untergrund), groupuscule néonazi, commis sur des Allemands issus de l'immigration entre 2000 et 2006 qui ont fait neuf victimes dont huit étaient d'origine turque.

Au regard de ces crimes et à l'heure où le parti d'extrême droite allemand AfD grimpe dans les sondages, les crispations autour de la question de l'immigration n'en finissent plus de diviser la société allemande. Or, la plus grande communauté d'immigrés en Allemagne est turque avec près de quatre millions de résidents.

Aujourd'hui la Turquie vous propose de dresser un bilan des réussites et des échecs de l'immigration turque en Allemagne, mais également de rappeler les liens particuliers qui unissent et ont unis Berlin et Ankara au fil de l'Histoire et qui sont à l'origine de cette immigration.

Des liens historiques entre l'Allemagne et la Turquie

Les racines des relations germano-turques ne datent pas d'hier, mais trouvent leur origine dès la fin du XIX^e siècle, période de déclin de l'Empire ottoman. Celui-ci subit des dissensions internes ainsi que la pression des grandes puissances européennes et doit se réorganiser de l'intérieur. Parallèlement, le Reich allemand est en pleine expan-

sion emmené par les rêves de grandeur d'Otto von Bismarck. C'est dans ce contexte que Guillaume II et Abdülhamid II scellent une alliance et chargent le général prussien Colmar Freiherr von der Goltz de réorganiser l'armée ottomane. Surtout, les futurs cadres de la révolution des Jeunes-Turcs viennent se former en Allemagne, marquant ainsi les prémices de l'immigration turque presque un siècle plus tard.

Car si la formation des Jeunes-Turcs en Allemagne pouvait s'apparenter à une forme d'immigration consentie par les deux parties, cette dernière n'est en aucune mesure comparable à celle qui eut lieu à partir des années 1960.

Faisons un bond dans le temps. L'Empire ottoman n'est plus et a laissé la place à une myriade d'États ainsi qu'à la République turque de Mustafa Kemal en 1923. L'Allemagne quant à elle a été l'actrice principale de deux guerres mondiales qui lui ont valu de voir son territoire mis sous tutelle par les puissances alliées en 1945. Divisé en deux blocs de plus en plus antagonistes, le territoire allemand voit sa séparation matériellement entérinée quand le mur de Berlin est construit en août 1961 par la RDA. Ce mur privant l'Ouest de main d'œuvre, la RFA choisit d'avoir recours à ce qu'elle appelle des « travailleurs invités ». Parmi eux se trouvent les Turcs. Le 30 octobre 1961, l'Allemagne de l'Ouest signe un accord migratoire avec la Turquie, les deux États ayant tout intérêt à trouver un terrain d'entente sur ce sujet.

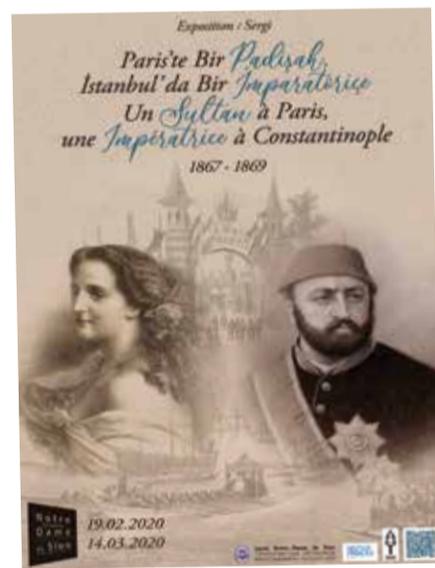
(lire la suite page 4)



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire des relations internationales

Un drame écologique, des tensions sociales et internationales > P. 2



(Suite de la page 12)

Retour sur...

La Bulgarie : Où en sommes-nous ?, Olivier Buirette, P. 5

Les atouts et les faiblesses de la Turquie sur le marché des ressources énergétiques, Victor Mottin, P. 7

Mbappé : The next gen !, Suphi Baykam, P. 9



Les festivités mettant à l'honneur les fleurs de l'amandier



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Vendredi 24 janvier, 7 h 20, Paris se réveille avec des températures avoisinant zéro degré. De ma fenêtre, je vois les passants emmitouffés qui marchent à pas rapide. C'est l'heure de pointe, mais l'avenue semble calme. En revanche, sur les trottoirs, c'est un concert de trotinettes électriques avec leurs clignotants lumineux. Pas de bus en vue. En cette matinée glaciale, les grands absents sont les transports en commun en raison d'une journée de mobilisation et de grève contre le projet de réforme du système de retraite qui sera présenté ce matin au conseil des ministres.

Il a fallu deux ans et demi de préparation pour bâtir ce projet de réforme qui a provoqué plus de deux mois de grèves et de manifestations. Une majorité de Français ne comprend toujours pas cette réforme, et la rejette. Alors que le bras de fer continue entre les syndicats et le gouvernement, ce dernier est déterminé à mener le projet à son terme. En effet, après son adoption au conseil des ministres, le projet de loi sera présenté à l'Assemblée nationale où le gouvernement détient la majorité nécessaire pour qu'il soit voté. L'exécutif semble remporter la bataille, mais tout n'est pas encore joué. Quoiqu'il en soit, un mouvement de mécontentement et de revendications sociales est en marche. Si cela s'incarne dans la lutte contre cette réforme des retraites, il pourrait à tout moment faire basculer les choses.

Nous sommes entrés en 2020 avec les images insoutenables des feux de forêt dévastant des millions d'hectares en Australie. Le monde entier regardait impuissant « *L'Est de l'Australie ravagée par des feux de brousse colossaux et incontrôlables* ». Il semblerait que ces incendies d'été n'ont rien d'exceptionnel dans ce pays-continent, mais cette année ils ont commencé plus tôt et leur progression a été favorisée par la sécheresse, des vents forts et des températures particulièrement élevées. Pour la majorité des Australiens, l'amplification de ce phénomène s'explique par le dérèglement climatique.

Le Premier ministre conservateur Scott Morrison a fini par reconnaître que « *le changement climatique contribue à ce qui se passe aujourd'hui* », mais il refuse que son pays renonce à l'industrie du charbon dont il est le premier exportateur mondial. C'est « *un drame écologique sans précédent* », car ces feux ont non seulement brûlé des millions d'hectares de flore, mais ils ont aussi causé la mort « *de plus d'un milliard d'animaux en Australie, le pays des kangourous, et près de 30 % des koalas, ces marsupiaux endémiques symboles de l'île, dans l'État de Nouvelle-Galles du Sud* ».



Un drame écologique, des tensions sociales et internationales

Le 17 janvier 2020, les précipitations abondantes ont fini par éteindre la majeure partie de ces incendies exceptionnels, mais la question de la politique énergétique de l'Australie est clairement remise en question. Ainsi, pour Jamie Hanson, directeur des campagnes de la branche australienne de l'organisation Greenpeace, « *les mines de charbon australiennes nourrissent littéralement les incendies. À l'échelle mondiale, le gouvernement a joué un rôle régressif sur le climat, cherchant activement à saper les progrès mondiaux, prenant les engagements les plus bas possible en matière de réduction des émissions et cherchant à utiliser des astuces comptables pour les atteindre* ». Sans conteste, la politique énergétique irresponsable de l'Australie est à l'origine de l'augmentation des émissions de gaz à effet de serre, contribuant ainsi au réchauffement climatique et favorisant les vagues de chaleur, les sécheresses et enfin les départs de feux. Rappelons que les études en paléoclimatologie montrent un lien entre les réchauffements climatiques brutaux et la propagation des incendies.



2020 avait à peine commencé que nous assistions à une escalade des tensions internationales extrêmement préoccupante entre l'Iran et les États-Unis. Cette crise a commencé en mai 2018 lorsque le président américain Donald Trump a déchiré l'accord de Vienne sur le nucléaire iranien qui a été conclu en 2015 entre l'Iran, les cinq membres permanents du Conseil de sécurité des Nations unies et l'Allemagne sous l'impulsion — bien évidemment — de l'ancien président américain Barak Obama. Le plan d'action conjoint avait pour objectif de limiter le programme nucléaire de l'Iran en échange de la levée des sanctions économiques imposées à Téhéran. Selon l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA), l'Iran continuait à respecter l'accord quand le magnat de l'immobilier a pris sa funeste décision. Depuis, Donald Trump a instauré de lourdes sanctions économiques à l'encontre de l'Iran afin d'asphyxier l'économie du pays et obliger les Iraniens à négocier un nouvel accord, car pour le locataire de la Maison-Blanche l'accord de 2015 est « *le pire accord de l'histoire* ». Malgré la stratégie américaine de la « *pression maximale* », Téhéran refuse une renégociation complète, le rapport de force actuel n'étant pas à son avantage, et a décidé de ne plus respecter l'accord de Vienne.

Concernant la position de l'Iran, voici ce qu'indique Thierry Coville, chercheur à l'Institut de relations internationales et stratégiques (IRIS) et auteur de plusieurs ouvrages sur l'Iran : « *Les sanctions américaines sont d'une brutalité absolue. L'objectif américain est d'étouffer l'économie iranienne et renverser le régime des mollahs. Et les Européens ont laissé faire, car ils n'étaient pas prêts à résister aux États-Unis pour un certain nombre de raisons – du fait de l'alliance transatlantique entre autres. Par ailleurs, l'Europe ne dispose pas nécessairement des instruments juridiques qui permettent de s'opposer à l'extra-territorialité du droit américain. Mais si l'on met à part ces facteurs, on n'a pas senti de volonté de s'opposer à l'agenda du gouvernement américain de la part des Européens, qui ont validé les sanctions comme un état de fait. À partir de mai 2018, Trump impose aux entreprises européennes le chantage suivant : ou bien le marché américain, ou bien le marché iranien. Il ne s'est trouvé aucun représentant politique européen pour protester ; les entreprises européennes ont donc été abandonnées face au droit américain. Un rapport de force est à l'œuvre, au mépris absolu du droit international ; s'il s'agit d'une expérimentation visant à tester l'application du droit américain au reste du monde force est de constater que l'Europe a laissé faire* ».

Au fil des mois, le bras de fer diplomatique et économique s'est accentué et la tension s'est intensifiée. Après les attaques de sites pétroliers en Arabie saoudite par l'Iran en septembre, Donald Trump a ordonné le 2 janvier l'assassinat du chef des forces spéciales des Gardiens de la révolution islamique, le général Ghassem Soleimani. Cette attaque a surpris et a engendré de nombreuses questions : jusqu'où ira l'escalade ? Quelle sera la riposte de l'Iran ? Y aura-t-il une guerre entre l'Iran et les États-Unis ? La paix est-elle en péril au Moyen-Orient ? Dans la nuit du 7 au 8 janvier, Téhéran a riposté en lançant des missiles contre des bases militaires américaines en Irak, mais sans viser directement les soldats qui s'y trouvaient. L'objectif était de démontrer sa capacité de contre-attaque. Trump n'a pas renchéri ; il n'avait pas l'intention de déclencher une guerre alors que se profilent les élections présidentielles. Néanmoins, le bilan de cette crise est très positif pour le chef de l'État américain tout comme pour l'aile conservatrice du pouvoir en Iran.

Mais n'oublions pas les 176 victimes « *collatérales* » de ce regain de tensions, soit les passagers et le personnel à bord du Boeing 737 d'Ukraine Airlines, abattu « *par erreur* » par des missiles iraniens dans la nuit du 8 janvier. Cet incident a porté un coup dur au régime qui avait su réunir le peuple iranien derrière lui après l'assassinat de son général.

Si nous ne voulons pas assister à une nouvelle escalade des tensions et à une éventuelle guerre au Moyen-Orient, il est indispensable que les Européens réagissent et qu'ils sauvent ce qu'il reste de l'accord de Vienne.



Ekin Çankal

Enfants terribles de l'Union européenne...

Imaginez une organisation dans laquelle les pays sont unis afin de garantir la paix à l'issue d'une guerre mondiale qui n'a causé que la mort et la destruction ; une Union fondée sur des valeurs telles que le respect de la dignité humaine, la liberté, la démocratie, l'égalité, l'État de droit, mais également sur le respect des droits de l'Homme, ce qui comprend les droits des personnes appartenant à des minorités (sur la base de l'Article 2 du Traité de l'Union européenne) ; une société qui devrait se caractériser par le pluralisme, la non-discrimination, la tolérance, la justice, la solidarité et l'égalité entre les femmes et les hommes. De nos jours, un tremblement de terre secoue l'Union européenne, et ce n'est malheureusement pas qu'un seul pays qui est touché.

Depuis 2017, la Pologne, membre de l'Union européenne depuis le 1^{er} mai 2004, en raison de sa réforme judiciaire qui envisage d'établir un âge de départ à la retraite pour les juges et les procureurs différents pour les femmes et les hommes, mais qui prévoit également l'abaissement de l'âge de la retraite des juges nationaux et de confier au ministère de la Justice le pouvoir d'étendre la période d'activité des juges, porte atteinte au droit européen et aux valeurs fondamentales de l'Union, notamment au principe d'État de droit.

En matière de normes démocratiques, la Pologne n'est pas le seul pays qui suscite des interrogations sur l'avenir de l'Union européenne. Le gouvernement de Viktor Orban, en Hongrie, également membre de l'UE depuis 2004, s'est attaqué à la liberté de la presse avec une loi sur les médias, à l'indépendance de la justice en permettant à une autorité contrôlée par le gouvernement de nommer les juges, et à l'indépendance de la banque centrale. La mise en place d'un régime autoritaire dans un pays de l'Union force cette dernière à prendre des mesures et à utiliser tous les recours disponibles dans le cadre du droit de l'UE afin de protéger ses valeurs fondamentales.

Par ailleurs, nous assistons à des violences policières dans les rues de la capitale française, soit au sein même de l'un des pays fondateurs de l'Union. Celles-ci se déroulent dans le contexte de manifestations qui se poursuivent. Le parquet de Paris vient d'ouvrir une enquête pour « *violence par des personnes dépositaires de l'autorité publique* ».

Finalement, après le Brexit et les années écoulées durant lesquelles le Royaume-Uni n'a cessé de vouloir sortir de l'UE, la crainte est de voir dans le futur d'autres membres s'éloigner de l'Union du fait de leur incompatibilité avec cette dernière, le manque d'harmonie en son sein et les brèches infligées au droit de l'Union.

Jeanne-Peri Foucault : Une pianiste entre plusieurs mondes

(Suite de la page 1)

Au lycée, j'ai commencé à composer mes premiers morceaux inspirés de poèmes écrits par Nazim Hikmet, Prevert, Apollinaire... Je me suis également découvert une passion pour le cinéma. Je suis revenue en France pour faire une licence et un master à Paris 7 Denis Diderot en Études Cinématographiques. Entre temps, j'ai repris ma formation musicale à La Schola Cantorum, en piano, harmonie, composition, orchestration, etc. Après mes études, j'ai décidé d'allier mes deux passions, la musique et le cinéma, et de poursuivre une éducation et une carrière en composition de musique de film.

Depuis aout 2018, je vis à Los Angeles où je continue mon parcours de musique à l'image à UCLA Extension et je travaille en *freelance* en parallèle.

Y a-t-il un répertoire que vous affectionnez particulièrement ? Des artistes à conseiller à nos lecteurs ?

J'ai des goûts très variés. J'écoute un peu de tout. Il m'est toujours difficile de choisir quand on me pose cette question. S'il fallait citer quelques noms, je dirais qu'en terme de musique classique je suis transportée par les morceaux de Chopin, Dvorak, Ravel, Rachmaninov, Grieg... En terme de musique de film, j'écoute beaucoup John Williams, Michel Legrand, Bernard Herrmann, Thomas Newman et bien d'autres !

Vous semblez avoir beaucoup voyagé : qu'est-ce qui distingue tous ces lieux à vos yeux dans votre travail ?

Avoir grandi entre deux pays, la France et la Turquie, avoir vécu à Paris, à Bodrum et à Istanbul m'a permis d'avoir diverses sources d'inspirations autant musicalement qu'émotionnellement. Je peux combiner des mélodies dramatiques à la turque avec des touches de chansons françaises. Mes voyages m'ont permis de découvrir des cultures, de nouvelles perspectives, de rencontrer des personnes avec des histoires uniques... Tout cela est très inspirant.

Comment se déroule le processus de composition ? Y a-t-il un contexte particulier qui vous inspire ?

Ça dépend. Parfois, l'inspiration vient toute seule, je chantonne beaucoup, en tout temps et en tout lieu ! Alors, quand j'ai cette soudaine inspiration, je me mets tout de suite au piano ou j'enregistre ma voix sur mon portable afin de retranscrire ce que je composais dans ma tête. D'autres fois, je m'assois simplement au piano et je commence à improviser. Je finis alors par composer un morceau entier. Je canalise beaucoup mes émotions du moment ou je fais appel à mes souve-

nirs. C'est pour cela qu'il arrive que mes morceaux soient très mélancoliques.

La nature m'inspire aussi beaucoup. J'ai passé mon adolescence à Bodrum, quand cette ville était encore toute petite. C'était calme en hiver, j'allais beaucoup en montagne ou à la mer pour me recentrer, et je le fais encore aujourd'hui. J'ai la chance qu'à Los Angeles on puisse aussi trouver les deux !

Je ne travaille plus aussi souvent à partir de poèmes, mais maintenant que j'y pense, je devrais m'y remettre !

Le travail de composition pour des courts-métrages est-il votre domaine de prédilection ? Est-il différent, voire plus exigeant que les autres processus de composition ?

Pour l'instant oui, je me concentre plus sur la musique de film, de par ma formation et mes projets en cours, mais je continue à composer en dehors de ce contexte dès que j'ai un peu de temps.

Faire la musique d'un film demande certaines exigences, et c'est ce qui rend cet autre processus de composition très excitant. Il faut que la musique soit en symbiose avec la narration du film, et d'un point de vue technique, il faut faire attention à certaines choses comme le montage, le rythme, les changements de scènes, les dialogues, la durée d'une scène, etc. Quelles émotions est ce qu'on veut faire paraître, ressentir ? Si la musique commence une seconde plus tôt, cela peut changer beaucoup de choses dans la narration. Il en est de même si elle commençait une seconde plus tard. Est-ce qu'on veut révéler quelque chose ou simplement suivre le jeu ? Est-ce qu'on veut faire peur, pleurer ou rire ? Il y a beaucoup d'éléments en jeu.

Jusqu'à-là, j'ai eu la chance de travailler avec de jeunes cinéastes et artistes très ouverts d'esprit et qui me font confiance. Ils me laissent très libre dans mes choix musicaux. Ma formation en cinéma m'aide beaucoup à cet égard, car j'arrive à trouver un langage commun, et cela leur donne à eux aussi une plus grande liberté d'expression.

Au-delà de vos compositions pour des films, vous avez déjà réalisé votre propre court-métrage dans le cadre du Nikon Film Festival. Quel est votre rapport au cinéma ?

Ce court-métrage que j'ai réalisé pour le Nikon Film Festival en 2014 était mon premier ! Nous n'étions que trois dans l'équipe avec deux acteurs. C'était vrai-



ment une expérience unique. Tourné sans budget, en une journée et en plein froid d'hiver ! De plus, le fait d'avoir été nommée dans la catégorie Prix des écoles sur un premier film était vraiment incroyable. J'avais aussi composé la musique du film. Le cinéma a toujours été une passion, et un énorme atout en tant que compositrice de musique de film. J'essaie souvent d'arriver sur un projet très en avance, cela permet vraiment d'avoir une collaboration unique. On vise à trouver une atmosphère et à créer une identité sonore qui souligne encore plus la vision des réalisateurs lors des tournages. Cela

n'est pas tout le temps le cas bien sûr, parfois je n'arrive qu'à l'étape de post-production.

Dans ce cas, l'analyse filmique est d'une très grande aide. On souligne les interprétations que l'on trouve justes et on les transmet à travers un autre type de narration : la musique.

Vous avez intégré « UCLA Extension ». Est-ce pour vous une aventure différente de tout ce que vous avez déjà vécu ? Que retirez-vous de l'enseignement ?

J'ai commencé mon parcours à UCLA Extension il y a environ un an et demi. Je le fais à temps partiel pour pouvoir travailler en parallèle sur d'autres projets. J'ai commencé la formation avec très peu d'expérience dans le domaine de musique à l'image. J'avais auparavant seulement composé la musique de deux courts-métrages (*Je Suis Partie* pour le Nikon Film Fest et *Fields of Clover* en 2013).

Les professeurs sont des compositeurs, mixeurs, ou encore des ingénieurs qui travaillent encore dans le milieu. Cela permet de recevoir une formation très à jour. Par ailleurs, nous avons des sessions d'enregistrements en studios professionnels ce qui est très avantageux ! J'apprends des choses que je peux réutiliser dans mon quotidien. C'est extrêmement enrichissant.

Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas pu devenir musicienne et compositrice ? Avez-vous déjà pensé à arrêter le piano ?

Oui ! Comme tous les adolescents, j'ai eu une phase de résistance contre mes parents, et je voulais arrêter le piano. Heureusement qu'ils ont persisté ! Si je n'avais pas pu devenir musicienne et compositrice, je pense que j'aurais quand même eu une profession dans le domaine artistique, car je n'aime pas trop la routine et je suis très rêveuse !

D'autres projets à confier aux lecteurs d'Aujourd'hui la Turquie ?

Je travaille actuellement sur deux courts-métrages, et je suis continuellement à la recherche de nouveaux projets. J'ai récemment terminé la musique d'un court-métrage expérimental réalisé par des artistes à Paris. Je travaille beaucoup à distance !

Je viens aussi tout juste de terminer un *workshop* intensif de direction d'orchestre pour musique de film (LAFCI). J'aimerais beaucoup diriger mes propres orchestres ou ensembles musicaux dans un futur proche !

Instagram : [jeanneperi.foucault](https://www.instagram.com/jeanneperi.foucault)

Site web : www.jeanneperifoucault.com

* Propos recueillis par Anastasia Polak

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DICE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

Les Turcs d'Allemagne, une intégration en demi-teinte

(Suite de la page 1)

En effet, le gouvernement d'Ankara cherche à réduire la pression sur son marché du travail et à engranger des devises avec les virements des travailleurs à leur famille. La Turquie espère aussi un transfert de compétences et de savoir-faire via les salariés formés dans les usines allemandes si réputées. L'Allemagne, en plein miracle économique d'après-guerre, a quant à elle un besoin de travailleurs qu'elle ne peut combler qu'en faisant appel à l'immigration. C'est ainsi qu'au mois de novembre 1961, les 2 500 premiers « travailleurs invités » turcs mettent le pied en RFA. C'est le début d'une période d'immigration massive favorisée par le Wirtschaftswunder allemand.

Entre 1961 et 1973, date de la crise pétrolière mondiale et de la fin de la croissance exponentielle allemande, plus de 700 000 travailleurs turcs s'installent en Allemagne de l'Ouest. Rapidement, le système de roulement des ouvriers qui se base sur un permis de travail de deux ans est remis en question, car celui-ci, et l'hébergement des nouveaux arrivants dans des logements communautaires empêchent leur intégration. Avec la crise pétrolière, le flux de migrants est stoppé. Mais ceux qui restent obtiennent le droit de faire venir leur famille grâce aux politiques de regroupement familial. Les Turcs résident désormais sur le territoire allemand et ne sont plus des habitants de passage. Dès lors, la question de leur intégration devient

au fil des années un thème récurrent du débat politique allemand, en particulier avec les naissances des enfants et petits-enfants de ces immigrés de la première génération.

Allemagne: un modèle d'intégration en trompe l'œil

Aux yeux des Français, l'Allemagne a mieux réussi son entreprise d'intégration des immigrés turcs et de leurs descendants que l'Hexagone. Explicable et contestable sur de nombreux points, cette affirmation tend à interroger les modèles d'intégrations culturelles et les visions des deux pays européens sur la question de l'interculturalité.

Dans une enquête publiée en 2008 et intitulée « *Processus d'intégration des jeunes d'origine turque en France et en Allemagne* », Maïtena Armagnague, maître de conférences en sociologie, observe les modes de vie et le niveau d'intégration des communautés turques à Bordeaux et Hamburg.

Elle remarque que « *le sentiment d'injustice est exprimé avec bien plus de véhémence en France et les rapports sociaux y transparaissent de façon plus violente. Il n'y a pas d'émeutes en Allemagne bien que les quartiers marginalisés aient leur lot de désordres urbains. Aucun « minoritaire » allemand n'a mentionné avoir été victime de violence policière, les véhicules de police ne sont pas « caillassés », les agents ne sont pas agressés ou insultés ou bien plus marginalement qu'en France.* »

Faut-il nécessairement en conclure que l'intégration allemande a été meilleure ?

Tout d'abord, l'Allemagne n'a pas un passé colonial avec la Turquie et, bien que cet article concerne la communauté turque, il faut noter que le passé tumultueux de la France en particulier en Algérie est source de tensions chez ses immigrés et leurs enfants.

De plus, les Allemands ont très vite mis en place de véritables institutions pour faire participer les immigrés à la vie locale à l'image des conseils consultatifs d'étrangers présents dans les communes d'outre-Rhin. C'est bel et bien le modèle allemand de décentralisation, de fédéralisme et de liberté de décision au niveau des politiques intérieures qui ont facilité des solutions pragmatiques.

Enfin, Armagnague précise que l'action publique allemande « *est plus attachée aux représentants catégoriels (religieux, ethniques) et les institutions non catégorielles (centres de quartiers de Land, maison de jeunesse) travaillent en collaboration avec eux. Le principe multi-kulti est un fondement de la politique d'intégration allemande. Or le résultat de ces priorités institutionnelles peut paraître plus convaincant : les « minoritaires » allemands, contrairement à leurs homologues français, s'inscrivent dans les institutions non catégorielles.* »

Le constat est donc paradoxal et intéressant. Alors que l'Allemagne accorde plus de place à la reconnaissance des minorités (notamment religieuses grâce au principe des corporations), ces dernières sont plus facilement absorbées par la société allemande.

La France qui quant à elle reste intransigeante en ce qui concerne son modèle républicain, voulant diluer les communautés en son sein, semble avoir plus de mal à intégrer ces populations, n'accordant que très peu de droits spécifiques aux minorités qui, en contrepartie, ont tendance à rester marginales et communautarisées.

Néanmoins, le modèle allemand connaît des dysfonctionnements importants. Tout d'abord sur le plan de l'éducation, le modèle français du collège unique maintient dans la scolarisation des jeunes qui, en Allemagne, en seraient sortis, car la sélection s'y fait plus tôt. Les jeunes minoritaires ont alors plus tendance à se retrouver dans des situations de « vide scolaire » et de « déscolarisation subie » due à l'absence de formation.

De plus, la communauté turque est isolée que ce soit dans des quartiers ou même en terme de représentation politique ou culturelle. « *Il existe une forme de ségrégation. Nous manquons réellement de visibilité, de représentation* », déclarait Cihan Sinanoğlu, porte-parole de la Communauté turque d'Allemagne, en juin 2018. Enfin, si leur intégration paraît plutôt bonne au vu de la culture turque implantée en Allemagne, il n'en demeure pas moins que des actes racistes sont commis envers les personnes d'origine turque.

Les dirigeants de l'extrême droite allemande multiplient d'ailleurs les interventions polémiques sur le sujet à l'image d'un Alexander Gauland, chef de file du parti, qui déclarait en août 2017 au sujet d'Aydan Ozoguz, alors secrétaire d'État à l'intégration : « *Dieu merci, nous allons pouvoir ensuite nous en débarrasser en Anatolie* ».

On le voit, l'Allemagne n'est pas exempte de polémiques concernant les populations d'origine immigrées, à l'image de l'affaire Mesut Özil qui a longtemps défrayé la chronique et lui a valu une ribambelle d'injures racistes et de menaces de la part d'une frange de la société allemande.

Si Berlin a réussi sur certains points sa politique d'intégration, il n'en reste pas moins que les personnes d'origines turques en Allemagne sont avant tout considérées comme des Turcs, et non pas comme des citoyens nationaux. Or, cela fait maintenant presque 60 ans que les cultures turco-germaniques se rencontrent à Hamburg, Bonn, Munich ou Cologne ; l'heure d'enfin dépasser les stéréotypes racistes qui animent encore une partie de la société allemande pour construire un avenir commun.

* Victor Mottin





Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

Le gouvernement australien après avoir annoncé « une opération majeure de contrôle des troupeaux de dromadaires sauvages » a tué plus de dix mille d'entre eux par l'intermédiaire de snipers embarqués dans des hélicoptères qui ont tiré sur des animaux en liberté, des êtres vivants qui essayaient simplement de connaître la vie sauvage. Le gouvernement d'Australie s'est ainsi permis de les faire abattre pour réduire les émissions de gaz à effet de serre !

Ces dromadaires ont en effet été importés dans les années de 1840-1907 d'Inde, de Chine, de Mongolie et d'Arabie afin de porter des matériaux pour la construction des chemins de fer et la mise en place des poteaux de télégrammes. Après avoir utilisé ces animaux, ces dromadaires ont été remis en liberté. Les dirigeants de l'époque ont déjà commis une grande erreur en important des dromadaires dans un écosystème où ils n'avaient pas leur place. Au départ, ils n'étaient que vingt milles. Mais, au fil du temps, ils se sont mélangés avec différentes races et, par mutation génétique, une nouvelle espèce est née : le dromadaire australien.

La mise à mort de ces animaux sauvages a été officiellement présentée comme un moyen de réduire les émissions de gaz à effet de serre (GES) dans ce pays, en vertu d'un projet de loi soumis au vote du parlement en janvier 2020. Ainsi, le gouvernement fédéral compte faire de nouvelles demandes de création d'un mar-

Un projet de loi honteux en Australie

ché de crédits de carbone pour l'abatage afin de fournir un incitatif économique pour éliminer ces émetteurs de méthane !

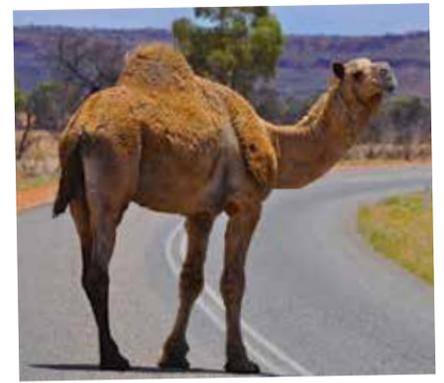
Ça devient très à la mode de faire n'importe quoi au nom – soi-disant — de l'environnement et de l'écologie. Pour l'illustrer, il suffit d'évoquer le politicien – comique — Mark Dreyfus qui a déclaré sans honte qu'il espère que chaque dromadaire tué contribuera à diminuer les émissions de GES et mènera à leur extinction en Australie. Par ailleurs, des dirigeants aborigènes ont osé dire que cette décision a été prise « en raison de la menace que constituent pour les populations ces animaux qui, du fait de la sécheresse, s'approchent de plus en plus de certaines localités pour y trouver de l'eau ».

Il faut rappeler que ce type de tueries de masse n'est pas une première en Australie. L'année dernière, à la même époque, la chaîne d'information australienne

ABC¹ rapportait que 2 500 dromadaires avaient été abattus « en affirmant que ces parasites sauvages prennent des proportions de peste ».

Comme nous pouvons le constater, l'utilisation de l'argument écologique est également ancienne. Déjà en septembre 2014 des journaux titraient : « L'Australie veut tuer les dromadaires pour sauver le climat »². En 2011, le site d'information Slate.fr³ évoquait le fait que le gouvernement australien avait proposé que « l'abatage des chameaux soit considéré comme une méthode officielle de lutte contre l'émission de gaz à effet de serre », en raison du méthane généré par ces animaux. Cette raison est encore invoquée par l'APY⁴ aujourd'hui.

Nous ne pouvons qu'exhorter le gouvernement australien à trouver d'autres solutions. Les incendies qui ont ravagé le pays ces dernières semaines ont déjà suscité beaucoup trop de souffrances et de destructions. Outre les tragiques



pertes humaines, la flore a été anéantie quand des milliers d'animaux, piégés par les flammes, ont péri. Il paraît inhumain d'ajouter un nouvel acte brutal à cette douleur.

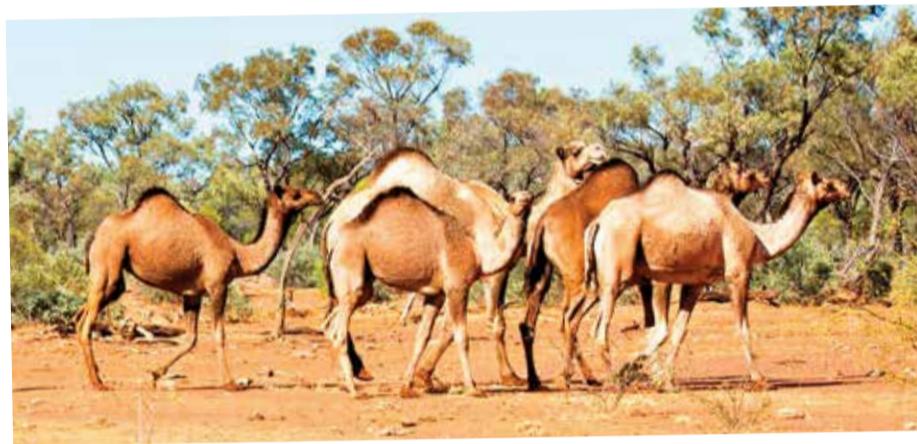
Chaque intervention humaine radicale dans la nature provoque davantage de souffrances. Certes, les recherches selon lesquelles l'hiver disparaîtra complètement sur le continent australien dans 50 ans en raison du réchauffement climatique sont extrêmement préoccupantes, mais les animaux ne sont pas responsables. La faute revient avant tout à l'Homme.

1- <https://www.abc.net.au/news/rural/2019-01-24/feral-camels-cause-chaos-as-pastoralists-shoot-thousands/10737400> (22 janvier 2020).

2- <https://www.20minutes.fr/planete/741603-20110615-australie-veut-tuer-dromadaires-sauver-climat> (22 janvier 2020).

3- <http://www.slate.fr/lien/39341/australie-tuer-chameaux-reduire-pollution> (22 janvier 2020).

4- Anangu Pitjantjatjara Yankunytjatjara.



Dr. Olivier Buirette

La Bulgarie est sans doute l'un des pays les moins connus de ce que nous pourrions appeler les « Balkans orientaux » en opposition aux Balkans occidentaux qui désignent souvent l'actuelle ex-Yougoslavie. À l'heure où la Croatie va assurer pour six mois la présidence de l'Union européenne (UE) pour la première fois depuis son adhésion en 2013, il est intéressant en ce début 2020 de revenir sur la Bulgarie qui, en 1918, fut le seul État vaincu des Balkans, mais sévèrement sanctionné aux termes du traité de paix de Neuilly-sur-Seine signé le 27 novembre 1919. Accablé de lourdes réparations notamment en nature (livraisons de bétails et autres richesses nationales) au profit de ses voisins, ce petit royaume a également subi de lourdes pertes territoriales avec à l'Ouest la restitution à la future Yougoslavie de ce qui était considéré comme la Macédoine bulgare, au Nord-Est d'un territoire important dénommé Dobroudja du Sud au profit de la création de la Grande Roumanie, et enfin — et non des moindres — la partie de son seul débouché méditerranéen sur la mer Égée (la Thrace) au profit de la Grèce qui avait choisi le camp occidental en 1916.

La Bulgarie début 2020 : Où en sommes-nous ?

Tout ceci devait profondément déstabiliser ce petit pays qui compte aujourd'hui un peu plus de sept millions d'habitants pour 111 000 km², reconstitué en 1885 après avoir été pendant presque 500 ans une province de l'Empire ottoman. État indépendant depuis 1908, la Bulgarie était alors une monarchie constitutionnelle qui fit lors des deux conflits mondiaux du XX^e siècle le choix malheureux de l'alliance avec l'Allemagne. La Bulgarie fut, en tant que République populaire dirigée par Georgi Dimitrov puis Todor Jivkov de 1945 à 1991, l'un des plus fidèles alliés du bloc soviétique. Elle devait rejoindre par la suite l'UE avec la vague d'élargissement de 2007 bien que restant considérée à l'heure actuelle comme le plus pauvre État de l'UE.

Touchée de plein fouet par la crise de 2008 et par ses suites, la Bulgarie — dirigée par la coalition de centre droit à tendance populiste (le GERB) et le Premier ministre Boïko Borissov — oscille depuis plus de dix ans (juillet 2009) entre l'influence occidentale et un certain pragmatisme qui, de plus en plus, la pousse à se tourner de nouveau vers ces puissances régionales voisines que sont la Russie et la Turquie.

À ce titre, il n'est pas surprenant d'appréhender en ce début 2020 la signature

de l'accord gazier concernant le fameux projet Turkish Stream, ce gazoduc reliant la Russie à la partie européenne de la Turquie et à la frontière grecque par la mer Noire, permettant ainsi d'alimenter l'Europe du Sud et du Sud-Est.

Ce projet présente un potentiel économique de près de 41 millions d'euros pour la Bulgarie qui ne pouvait que saisir cette aubaine. L'inauguration du gazoduc a d'ailleurs eu lieu en présence du président turc et de son homologue russe le 8 janvier dernier.

On notera donc que le pragmatisme politique semble désormais animer de nombreux pays de l'ex-bloc soviétique, ce qui permet une redistribution des cartes régionales qui était totalement imprévue il y a encore quelques années.

Que penser de ceci alors que nous abordons une nouvelle décennie ? Si la Croatie, qui a accédé à la présidence tournante de l'UE, a promis de tenter de relancer la question des élargissements, le cas de la Bulgarie, État membre de l'organisation régionale depuis 13 ans, ne pose-t-il pas le problème toujours non résolu de la crédibilité de l'UE ? Élargir ? Oui ! Mais comment ensuite maintenir l'arrimage des nouveaux venus au sein de l'UE et éviter des dérives vers des retours à d'anciens réflexes historiques ?

À ce titre, le cas de la Hongrie, qualifiée récemment par Vladimir Poutine de seul pays membre de l'OTAN qui soit favorable à la Russie, est tout à fait significatif.

En ce début 2020, pourrions-nous avancer que la Bulgarie, en se reliant ainsi à une route gazière russe moins onéreuse par l'intermédiaire de sa connexion au Turkish Stream, retourne à ses racines diplomatiques du XIX^e siècle, période où, ne l'oublions pas, la Russie tsariste permit sa renaissance en tant que nation ?

À l'aube de cette nouvelle décennie, on constate que beaucoup de lignes historiques bougent à nouveau dans cette région, et ce de manière inédite. Il faut espérer que celles-ci seront prises en compte par les décideurs politiques.





Ali Türek

Villes en commun

Pendant longtemps, la particularité de vivre dans une nouvelle ville me semblait résider dans le fait de n'entendre qu'un nuage de voix étrangères aux oreilles. Partout dans les rues, dans votre entourage, et même à l'intérieur de votre maison, ces sons inconnus... Si je réduisais tout changement de ville à celui d'une langue, c'était tout simplement parce que j'avais fait ce choix. Chaque quête de refonder une vie dans une nouvelle ville a coïncidé avec cette envie de chercher une autre langue que celle dans laquelle j'étais né. J'ai connu plusieurs villes, j'ai connu plusieurs langues, mais deux « couples » ont pris une place primordiale en moi : Istanbul et le turc, Paris et le français... Mes villes et mes langues...

Il y a à peine quelques mois, j'avais rédigé une chronique sur les « Trois Istanbul ». Istanbul, ville-politique, Istanbul, ville-culture et Istanbul, ville-sociale. Trois visages... Il peut en être, sans doute, de même pour Paris...

Car, une myriade de ressemblances les réunit... Malgré toutes les différences qui les séparent, ces deux villes, Paris et Istanbul, se rejoignent. Plus le temps passe, plus elles se ressemblent d'une manière assez profonde.

Oui, la distance est sans doute immense, mais les trois visages de chaque ville savent dépasser les frontières. À chaque moment de ma traversée quotidienne de la Seine, reprenant la ville entière dans un axe diagonal du nord-est vers le sud-ouest, je repense à leurs visages. Elles s'y rapprochent.

D'abord, la ville-culture. Elles reposent toutes les deux sur un patrimoine unique. L'héritage d'une histoire millénaire, avec les empreintes des croyances et de la culture qui y restent imprégnées dans d'impressionnants monuments... Encore, ce sont deux métropoles traversées par l'art sous ses mille formes, des arts traditionnels à l'art contemporain dans de nombreuses galeries, fondations et musées.

Puis, la ville-sociale. À regarder les quartiers où vivent les habitants de ces villes, les pavés que traversent quotidiennement ces derniers, des allées et venues incessantes, des bruits du quotidien, des mouvements et des classes populaires... Loin des constructions fantasmées des clichés, ces villes vivent, travaillent, galèrent et s'en sortent.

Enfin, la ville-politique. Celle des réseaux d'influences, des marchés, des travaux, des combats électoraux... Mais aussi, celle du champ de luttes, de l'espace public de l'espoir d'une refondation...

Les enjeux sont colossaux et coupent les champs du social et de l'écologie, réunissent le passé, l'instant présent et l'avenir des métropoles.

Les dynamiques des villes-politiques à l'échelle locale semblent être au rendez-vous pour le rapprochement. La promesse des « Cités heureuses », à Paris comme à Istanbul, n'est pas inatteignable, mais proche.

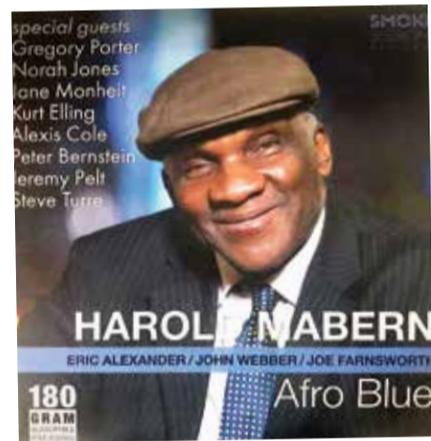
On peut la saisir, car demain sera bâti, en commun, et dans les villes.



Eren M. Paykal

Tout d'abord, je vous remercie de m'avoir convié à partager cette passion qu'est le jazz.

Je suis natif d'Ereğli, une ville de la province de Konya, où j'ai passé une enfance tranquille au sein de deux grandes familles. Je me souviens que nous faisions de grands festins dans le jardin de mon grand-père maternel qui était un peu le seigneur de la ville, d'où son surnom : « Aga ». Il y avait toujours des musiciens autour de ces tables qui réunissaient les notables du coin. Je mettais mon index dans le verre de mon grand-père pour déguster l'anisette et je regardais les musiciens avec admiration. Le patriarche de la famille était un joueur de violon autodidacte. Quant à mon père, c'est lui qui m'a inoculé le virus du jazz dès ma plus tendre enfance. On écoutait ensemble les émissions de jazz sur les ondes de la BBC et de Voice of America... mon index toujours dans son verre de whisky ! Les dimanches, après le petit déjeuner en famille, il m'encourageait à regarder les films musicaux à la télévision. Ces films m'ont permis de découvrir certains grands noms du jazz. Parfois, il me parlait de sa jeunesse à Istanbul, au lycée de Galatasaray. C'était l'époque des *big bands* et Beyoğlu résonnait des airs de jazz. Mon père me racontait ses rencontres avec les musiciens américains venus jouer à Istanbul et me parlait d'Erol Pekcan et de Sevinç Tevs.



Néanmoins, j'ai réellement découvert cette musique de la liberté lorsque j'étais à Saint-Joseph dans les années 1980. Mon meilleur ami, Cem Horzum, avait un frère aîné qui vivait en Autriche. C'était un étudiant baroudeur, une grande gueule et un physionomiste à la porte d'un club de jazz à Vienne, le très convoité Opus. Opus était l'un des plus grands clubs de jazz en Europe et Melih Horzum nous envoyait des cassettes de jazz pour nous initier aux différentes formes de cette musique ensorcelante. Dans les années 1980, malgré les difficultés économiques et sociales, on assistait aux concerts de jazz par le biais du Festival de musique. Il y avait aussi le Bilsak Jazz Festival qui nous a permis de voir en chair et en os Chet Baker.

Après le lycée, j'ai commencé mes études de médecine et je me suis retrouvé à Rouen. Une fois par mois, j'allais à Paris pour me gaver de jazz en me rendant dans la rue des Lombards. Durant ma formation en rhumatologie à Montpellier, j'ai pleinement profité de mes temps libres pour parcourir la ré-

All that Jazz...

La musique classique et le jazz nourrissent mon côté mélomane. Par conséquent, je ne manque pas de suivre les informations concernant ces deux genres musicaux dans la presse, surtout écrite. De ce fait, j'ai découvert une liste portant sur les 100 morceaux de jazz incontournables de la scène du jazz turc des années 2010-2019. La liste a été préparée par un jury de 21 personnes compétentes, incluant des journalistes, des programmeurs de radio, ou encore des dirigeants de festivals. J'y ai tout de suite aperçu le nom d'un certain Hakan Rauf Tüfekçi, éminent médecin, mais aussi l'un de mes camarades de classe lorsque j'étais à Saint-Joseph... Il m'est paru opportun d'écouter et de faire partager ses expériences dans le domaine. Je laisse donc la parole à Rauf pour nous parler de sa vie passionnante autour du jazz.

gion héraultaise qui était un paradis des festivals de jazz. Ils se comptaient par dizaines durant l'été.

De retour au pays et après avoir travaillé dans deux établissements privés, je me suis installé comme médecin libéral à Istanbul. La médecine est un métier de rencontres et d'échanges humains. Si aujourd'hui j'anime une émission de radio depuis quinze ans c'est grâce à mon métier ; j'ai eu le privilège de soigner Sevinç Okyay, l'une des figures emblématiques du jazz en Turquie. Quand elle a vu mon excitation lorsque je parlais de ma petite collection de CD, elle m'a convaincu de participer à l'une de ses émissions de radio. J'ai été émerveillé par cette invitation ! Sevinç Abla fut très contente de ma performance à l'antenne et m'a invité trois fois d'affilée à réitérer l'expérience. À la fin de la troisième émission, un producteur de radio m'a demandé si j'étais intéressé par l'idée de faire la mienne. Voici l'histoire de la « Magie du jazz » que je produis et anime depuis bientôt quinze ans. Comme le monde du jazz à Istanbul est assez petit, j'ai commencé à faire des rencontres et à me lier d'amitié avec les musiciens, producteurs, journalistes, patrons de boîtes de jazz, etc.

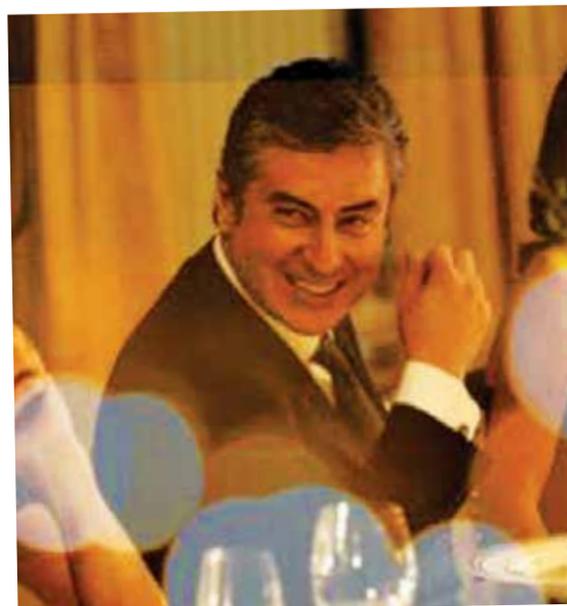
Nardis a été et est toujours pour moi le lieu mythique du jazz à Istanbul, car c'est une scène qui permet aux jeunes talents de se montrer et aussi à nous, amoureux de jazz, d'écouter des musiciens venus des quatre coins du monde. Depuis 12 ans, je fais partie du jury du concours vocal à Nardis. C'est un immense plaisir de côtoyer les plus grands noms du jazz turc et de découvrir de nouveaux talents. J'ai eu le plaisir de rencontrer Mehmet « Memo » Ulug, fondateur et président de la société Pozitif qui depuis trente ans organise le Festival de jazz Akbank. Memo m'a ouvert de nouveaux horizons en me faisant entrer dans le jury de Genç



Caz, concours de chant et d'instrument au sein de ce même festival. Je dirige et anime des colloques sur les divers aspects du jazz avec des invités de marque durant le festival. Cette année, c'est le trentenaire du festival et Pozitif, malgré des difficultés économiques, tient à respecter l'héritage de Memo en invitant les plus grands noms de la scène internationale. Je suis flatté et très fier de faire partie de ce petit comité d'organisation. Les gens me demandent parfois par où il faut commencer pour découvrir le jazz et une liste d'albums à écouter. J'évite de répondre, car chaque individu a différents goûts musicaux et la liste des meilleurs albums de jazz ne fera jamais de vous un expert en la matière. Car le jazz ce n'est pas seulement une musique, c'est aussi une conception de la liberté. Bien sûr, j'ai mes préférences en ce qui concerne l'époque, le genre, le musicien, ou même les maisons de disque, les clubs de jazz. Selon moi, la période la plus productive et créative se situe entre les années 1955 et 1970 avec l'arrivée du *hard bop* et du *post bop*. Bill Evans, Kenny Barron, Mulgrew Miller sont mes trois pianistes préférés. Côté

instruments à vent, j'adore Pharoah Sanders, Lee Morgan et Dexter Gordon. Art Blakey, Carl Allen, Elvin Jones sont mes batteurs de prédilection. Blue Note et High Note sont quant à eux deux noms légendaires en matière de production. Enfin, Duc des Lombards à Paris, Jazzkelker à Francfort, Ronnie Scott à Londres font partie des meilleurs clubs de jazz en Europe.

Je remercie mon cher ami le Dr. Hakan Rauf Tüfekçi pour cette interview fleuve et exhaustive.





Daniel Latif

L'Opel générationnelle

« Plus large, plus basse, plus longue et plus dramatique », c'est ainsi que Kurt Beyer, chef du design chez Opel, présente cette sixième génération de la Corsa.

Cette citadine dynamique, au-delà de représenter les meilleures ventes du constructeur allemand depuis plus de 37 ans, est un véhicule des plus emblématique, pour ne pas dire un phénomène générationnel. En effet, on a tous connu une génération de Corsa.

Pour cette nouvelle déclinaison, Opel a poussé le soin jusqu'au plus petit détail avec notamment des clins d'œil dans les phares, en passant par le choix de pneumatiques Michelin, y compris à bord en façonnant un cockpit épuré de boutons où l'écran GPS est orienté vers le conducteur.

Car il s'agit d'une voiture iconique « synchronisée avec l'air du temps », poursuit Martin Golka, responsable de la communication d'Opel, qui a su s'adapter à son temps et qui se prépare aussi au passage à l'électrique avec une Corsa entièrement électrique.

Fabriquée dans l'usine de Saragosse, en Espagne, le cahier des charges de la petite — mais costaud — se résume ainsi : « l'agilité dans toutes les conditions ». Ainsi, la volonté d'Opel a été de s'assurer que la voiture soit toujours « autobahn proof » puisqu'elle procure un maximum de stabilité, y compris dans les moments de grandes accélérations et de vitesse.



Dans la logique de l'évolution de l'Opel Corsa, on remarquera le travail sur l'aérodynamisme qui contribue à réaliser une économie notoire de consommation de carburant. Avec un moteur de 130 ch, capable d'atteindre les 208 km/h et abattant le 0 à 100 en 8,7 sec.

L'on retrouve le pédalier en aluminium et les sièges massants en cuir. Parmi la pléthore d'équipements, l'on retiendra le système de maintien sur la file et la possibilité de déverrouiller et démarrer la voiture sans clé, mais avec votre smartphone. Enfin, le système Intellilux LED qui permet d'éclairer en pleins phares sans éblouir les véhicules environnants. L'Opel Corsa sera également déclinée dans une version GS Line avec un volant encore plus sportif, une sonorité beaucoup plus prononcée. Une nouvelle génération de Corsa des plus enthousiastes résultant d'une collaboration entre les équipes de PSA et d'Opel.



Les atouts et les faiblesses de la Turquie sur le marché des ressources énergétiques

« La Turquie, carrefour des civilisations, est aujourd'hui surnommée Route de la Soie de l'énergie. [...] Notre pays se trouve dans une situation géopolitique qui fait de lui un pont naturel entre les producteurs et les consommateurs d'énergie. [...] Nous sommes un acteur important de la scène énergétique internationale ». C'est par ces mots que le président turc Recep Tayyip Erdoğan a qualifié en juillet 2017 les enjeux qui entourent la question énergétique de la Turquie.



Problématique cruciale pour Ankara, la question de l'énergie en Turquie est primordiale afin de comprendre le positionnement du pays sur l'échiquier géopolitique régional ainsi que nombre de projets d'investissements mis en place par le gouvernement. Car si l'actuel président est bien conscient des atouts qui caractérisent son pays, à savoir sa position géographique idéale au carrefour de deux continents à la fois producteurs et demandeurs d'énergie, il est également lucide sur les faiblesses auxquelles doit faire face la Turquie dans ce domaine.

En effet, si la géographie de la Turquie est un atout incomparable, sa géologie quant à elle laisse à désirer. En d'autres termes, le sol de cette région est pauvre en ressources, qu'elles soient pétrolières ou gazières, si bien que le pays doit recourir de manière massive aux importations le plaçant de facto dans une situation de dépendance énergétique. Une situation problématique pour la Turquie, d'autant plus que les conflits et le terrorisme qui minent la région n'assurent pas une stabilité certaine nécessaire à la prospérité des échanges.

« Pour assurer une croissance durable, la Turquie doit réduire sa dépendance énergétique à l'égard d'autres pays et user de ses ressources nationales de la meilleure façon. Nous avons dépensé chaque année 55 milliards de dollars en moyenne pour importer des produits énergétiques, cela montre bien le degré de notre dépendance. Nous développons donc des projets dans plusieurs domaines pour répondre à nos besoins énergétiques qui vont doubler dans les dix années à venir », a également déclaré Recep Tayyip Erdoğan.

La course à l'indépendance énergétique

La Turquie est on ne peut plus dépendante de ses importations. En effet sa production domestique ne couvre qu'un quart de ses besoins. Elle est constituée pour moitié de combustibles fossiles (charbon, surtout), pour l'autre moitié d'énergies renouvelables. Le pays importe la quasi-totalité du pétrole et du gaz qu'il

consomme. Cette singularité n'est naturellement pas sans conséquence sur le plan géopolitique. Elle conduit à une dépendance accrue de la Turquie à l'égard de ses fournisseurs en gaz et en pétrole que sont principalement ses voisins russe et iranien. A titre d'exemple, 99 % du gaz naturel consommé est importé, plus de la moitié en provenance de Russie (55 %), suivie par l'Iran (16 %) et l'Azerbaïdjan (12 %).

Face à ce constat, la Turquie cherche à remédier à la question de sa dépendance énergétique notamment en ayant recours à deux méthodes distinctes: la première étant d'augmenter ses capacités de stockage de pétrole et de gaz afin d'être moins impactée en cas de crise, l'autre étant la diversification ses ressources énergétiques d'origine nationale.



C'est dans cette optique que le pays souhaite se doter de trois centrales nucléaires d'ici 2023 par l'intermédiaire de partenariats avec la France, la Russie et le Japon. Plus encore, le pays a choisi de miser sur les énergies renouvelables notamment dans le secteur hydroélec-



trique et, plus récemment, dans celui de l'éolien et du solaire. Ankara a également opté pour l'exploitation des ressources minières du pays, en particulier du charbon. Une mauvaise nouvelle pour les défenseurs de l'environnement, mais qui s'inscrit dans la logique d'indépendance énergétique voulue par le gouvernement.

Une situation géographique stratégique pour devenir un hub énergétique

Si la Turquie reste pour l'instant dépendante de ses voisins, sa position stratégique rend également ces derniers tributaires d'Ankara. Cette relation d'interdépendance entre les acteurs régionaux est un énorme atout pour le pays qui, en plus de contrôler le Bosphore, est un carrefour majeur entre l'Orient producteur de gaz et de pétrole et l'Occident demandeur de ces ressources. Ainsi, la Russie et l'Iran qui fournissent gaz et pétrole à la Turquie sont en partie liés avec elle en raison de sa situation centrale, point de rencontre majeur entre gazoducs et oléoducs d'Eurasie et du Moyen-Orient à destination de l'Europe.

Conscient de cet avantage, le gouvernement turc cherche à exploiter cette opportunité pour devenir un véritable hub énergétique sur la scène régionale, l'enjeu ultime étant de passer du statut de pays de transfert à celui de pays qui déterminera les prix des ressources énergétiques, permettant alors de s'accomplir pleinement en tant que puissance.

* Victor Mottin





Meliha Serbes

MODE

Dernières informations

Avec l'arrivée de la nouvelle année, de nombreuses innovations ont eu lieu dans l'industrie du vêtement. Les produits présentés dans la publicité de Beyoncé sont issus d'une coopération entre Adidas et Ivy Park. Ces derniers ont été mis en vente à la mi-janvier. Les prix des produits de la collection (35) s'élèvent jusqu'à 199,95 €.



Par ailleurs, la *Fashion Week* a eu lieu à Paris. Je ne sais pas si vous avez déjà suivi cet événement, mais je veux partager certains détails qui ont attiré mon attention. Les nouveaux étuis d'iPhone Louis Vuitton sont très populaires. D'autres pièces, valises et sacs de la collection Automne/Hiver sont agrémentés de détails fins. Dior a également présenté la collection homme



lors de la *Fashion Week* de Paris, ce qui m'inspire la phrase suivante : « Gagner la course avec Kim Jones ». Contrairement à d'autres marques, les vêtements ont été présentés de manière intéressante. Dans son défilé de mode, des modèles très similaires à des noms tels que Kate Moss, Angelina Jolie, Naomi Campbell et Sharon Stone ont été utilisés, tandis que la fermeture présentait des modèles originaux, Campbell, Moss. Je veux également partager une nouvelle concernant Jean Paul Gaultier qui a fait une déclaration après son défilé de mode à la *Fashion Week*. Ce dernier a en effet annoncé qu'il mettrait fin à sa carrière de 50 ans dans la mode.

Enfin, je veux vous indiquer une autre nouvelle de l'agenda de la mode. Après près de 52 ans d'absence, Balenciaga a annoncé qu'elle se relancerait dans la haute couture à partir de juillet 2020. Demna Gvasalia a donc fait une belle surprise aux amateurs de mode avec cette déclaration.

Poursuivre l'État en justice pour manque d'action contre le changement climatique, quels intérêts ? Quelles chances d'aboutir ?

« L'État est un justiciable comme un autre, notre objectif, c'est qu'il soit condamné à agir », a déclaré le 14 mars 2019 sur France Inter, Cécile Duflot, directrice générale d'Oxfam France.

En effet, Oxfam, Greenpeace France, Notre Affaire à Tous et la Fondation Nicolas Hulot pour la Nature et l'Homme (FNH), en réaction à l'irrespect des Accords de Paris, adopté par la France à l'occasion de la COP21, ont décidé de faire porter la voix des citoyens soucieux de l'avenir en attaquant l'État Français en justice dans le cadre de l'« Affaire du Siècle », pour inaction face au changement climatique.

En janvier 2019, l'ancien ministre de la Transition écologique Nicolas Hulot avait présenté le bilan macabre du gouvernement avant de le quitter, accablé par le manque de moyens et d'actions entrepris par le gouvernement afin de respecter l'objectif de la COP21, à savoir limiter les émissions de gaz à effet de serre pour maintenir le réchauffement climatique en dessous de 2 °C.

Dès lors, les citoyen.ne.s se sont mobilisés en soutenant l'« Affaire du Siècle » à travers une pétition qui a pu leur permettre de donner une légitimité juridique et démocratique (au sens de la représentation) afin de mettre sous pression le discours politique et les faits politiques, c'est à dire une augmentation des gaz à effet de serre en progrès constants depuis 2016.

Aussi ces poursuites juridiques revêtent un caractère symbolique très puissant comme en témoigne la réaction du président Emmanuel Macron : « *Je n'achète pas cet esprit, la solution est en nous tous, ce n'est pas le peuple contre le gouvernement sur ces sujets-là, il faut arrêter ces bêtises* ».

Une réaction qui révèle l'enjeu politique d'un tel rapport de force. C'est un combat face aux États et face aux riches, qui à eux seuls émettraient 50 % des gaz à effet de serre, tandis que les 50 % les plus pauvres n'en produiraient que 10 % selon Oxfam.



C'est pourquoi partout dans le monde (Pakistan, Colombie, affaire Urgenda aux Pays-Bas, etc.) les victoires se multiplient, formant peu à peu une jurisprudence qui représente un espoir face à l'inertie des politiques climatiques, qui se place aux côtés de ceux qui sont le plus exposés aux conséquences du réchauffement climatique, tandis que d'autres, à l'image de la France, puisent encore dans les énergies fossiles, continuent à s'appuyer sur l'énergie nucléaire, devenant ainsi les protagonistes du plus grand crime contre l'humanité.

* Alexandre Gassier



Derya Adıgüzel

Changer nos habitudes

La vie quotidienne peut être très fatigante et frustrante entre nos réunions et la circulation urbaine intense. Nous avons parlé à plusieurs reprises de notions telles que le *leadership*, les méthodes commerciales, les astuces pour réussir, etc. Cependant, nous devons nous rappeler que nous faisons appel au quotidien à notre corps. Celui-ci est précieux et crucial pour notre propre durabilité. Votre corps a ses exigences. Ainsi, si vous ne donnez pas à votre corps ce dont il a besoin pour fonctionner, vous cesserez de fonctionner avant d'atteindre vos objectifs. Vous avez besoin d'une alimentation équilibrée, de repos et d'exercice pour être productif. Mangez des aliments de bonne qualité, faites de l'exercice régulièrement, dormez au moins sept à huit heures chaque nuit, mais prenez également le soleil ! Nourrissez votre cerveau, notamment en optant pour des vitamines multiples.

C'est une bonne idée d'expérimenter différentes avenues afin de déterminer ce qui contribue au mieux à votre énergie, à votre productivité et à votre humeur. Les boissons énergisantes ne sont pas la solution, même si elles peuvent vous stimuler sur le court terme. Si vous voulez être efficace et efficient, prendre soin de vous n'est pas facultatif !

Votre esprit est avant tout un système physique. Souvent, ce que nous pensons être une fatigue mentale ou une détresse émotionnelle est simplement un signal de notre corps qui nous avertit que nous manquons de « carburant », que ce soit des nutriments, de l'exercice physique ou du repos. Tout comme une voiture ne peut pas rouler avec un réservoir d'essence vide, votre corps ne peut pas fonctionner longtemps sans quelques intrants indispensables.

Lorsque l'on a beaucoup de travail, il est courant d'agir de telle façon que prendre soin de soi devient une préoccupation secondaire. Pourtant, cela devrait être

notre principale préoccupation afin de faire toutes ces choses importantes sans s'épuiser. La nutrition, l'exercice et le repos sont les intrants que votre corps convertit en énergie productive. Voici quelques conseils de base pour vous aider à tirer le meilleur parti de chaque journée : évitez le sucre raffiné et les aliments transformés autant que possible. Consommez de la caféine avec modération, et buvez plutôt de la tisane. N'oubliez pas de vous hydrater. Une bouteille d'eau dans votre sac ne prend pas tant de place et vous sera salutaire. Prenez le temps de marcher, de vous lancer dans un petit footing, ou de faire du yoga ; cela vous aérera l'esprit et vous donnera plus d'énergie pour le reste de votre journée. Si cela semble logique, il est tout de même bon de rappeler que se coucher tôt vous aidera à vous lever tôt, ce qui est on ne peut plus utile lorsque vous travaillez. Un supplément de vitamines peut grandement contribuer à donner à votre cerveau ce dont il a besoin pour

fonctionner efficacement. Si vous suivez tous ces conseils, vous pouvez être sûr que votre vie quotidienne sera grandement améliorée.

Par ailleurs, sachez que si vous voulez réussir à changer quelque chose, faites-le progressivement. Changez la structure qui influence ou soutient ce que vous désirez changer. Modifiez la structure de votre environnement et votre comportement changera automatiquement. Cela affectera directement vos habitudes et entraînera le changement désiré dans votre vie.

Albert Einstein est connu pour avoir déclaré que « *la définition de la folie, c'est de refaire toujours la même chose et d'espérer des résultats différents.* » Les êtres humains sont des créatures qui aiment la routine. Cela s'applique même aux plus spontanés d'entre nous. Pour l'Homme, il est difficile d'essayer de régler les difficultés de la vie en optant pour une approche différente. Néanmoins, si nous changeons nos routines, le succès et le bonheur suivront.



Dr. Ceylin Özcan

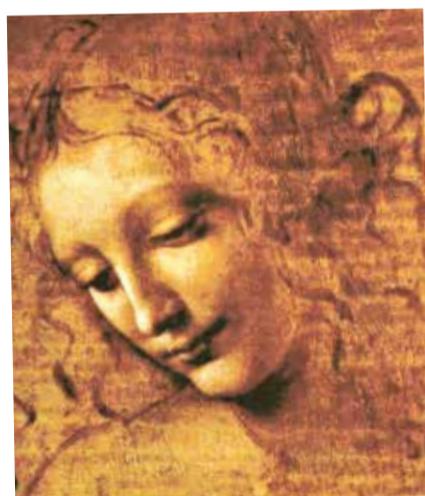
Psychologue clinicienne
Enseignante à l'Université Arel
Chercheuse associée au
CRPMS (Université Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité)

Léonard de Vinci : le mystère de la peinture, l'énigme de l'humain

Le Musée du Louvre a terminé l'année et a commencé 2020 avec une exposition exceptionnelle. Le musée parisien propose en effet une rétrospective sur Léonard de Vinci, l'occasion unique de découvrir plusieurs de ses chefs-d'œuvre puisque, dans ce cadre, c'est tout bonnement la plus importante collection au monde de ses peintures ainsi que 22 dessins qui sont exposés. Pour cela, il a fallu dix ans de préparation ! Signe du plébiscite pour cet événement, les réservations en ligne (il n'y a pas d'autres possibilités) ont commencé le 18 juin alors que l'exposition n'ouvrait ses portes que le 24 octobre. Vous imaginez l'ampleur de l'événement ! Du fait de l'affluence — certes prévue très en avance —, les billets se sont épuisés deux mois avant la date de fin de l'exposition.

J'ai eu la chance de pouvoir réserver une place un mois avant, profitant de la prolongation jusqu'à la fin du mois de février. Lorsque je visite une exposition, j'aime avoir un moment de solitude devant l'œuvre. Entourée par le silence, j'apprécie ce moment passif/actif où je pose mon regard sur la peinture que je contemple. Lors de ma visite au Louvre, c'est ce qui m'a manqué. Il est tout bonnement impossible de s'accorder ce genre de moment, mais je ne vais pas m'en plaindre. La peinture de Léonard de Vinci détient de telles possibilités et

d'ouvertures en elle, qu'il est de toute façon impossible de ne pas oublier, à un moment donné, la foule qui vous entoure et de plonger dans cet autre monde... Ses jeux de contrastes, entre lumière et ombre, cette infinité des formes, tout en cherchant sans cesse les limites de ces formes dans la peinture, vous emportent. Les passages aux multiples couleurs, les tons, la douceur de ses portraits et les perspectives mises en avant avec le jeu de ratage en ce qui concerne la capture du regard des portraits, font de Vinci un génie. Ayant déjà vu *Madonna Benois* à l'Hermitage, à Saint-Petersbourg, la retrouver au Louvre a été inoubliable. Ce qui me passionne chez Léonard de Vinci, c'est l'idée de sa liberté à se laisser à l'inachèvement. J'avais des larmes aux yeux devant la beauté de la *Scapigliata*, devant la forme de ce visage qui émerge dans toute sa douceur et se sépare du fond... Inexplicable... C'est sans parler de son dernier chef d'œuvre, *Saint Jean Baptiste*, qui n'est composé pratiquement que d'ombres et de lumières, avec des contrastes de foncé et de clair parfaitement saisis. Je dirais que Léonard de Vinci est le peintre, peut-être le seul au monde, qui a su peindre l'énigme !



Suphi Baykam

Mbappé: The next gen !

Kylian Mbappé est l'une des plus grandes stars du football français et mondial. Avec son style sur et en dehors du gazon, Mbappé est, disons-le simplement, un véritable phénomène.

À l'âge de 21 ans, Mbappé a déjà remporté les titres suivants :

- Trois titres de Ligue 1
- Une Coupe de France
- Une Coupe de la Ligue
- Un trophée des champions

— Une Coupe du monde dans l'équipe française

Pour chacune de ces victoires, Mbappé n'était pas seulement le buteur par excellence. En effet, ce dernier a fait plusieurs passes décisives à ses coéquipiers. Durant la Coupe du monde de 2018, Mbappé a réussi à marquer quatre buts ! Il fut tout bonnement l'un des deux meilleurs buteurs de la France aux côtés de Griezmann.

Lors de ses trois dernières saisons, Mbappé a effectué 31 passes décisives et a enregistré à son actif 86 buts. Pendant sa dernière saison à l'AS Monaco, il a réussi à en finir avec l'hégémonie parisienne pour le titre de la Ligue 1.

Mbappé pourrait devenir la prochaine légende du football français et se hisser aux côtés des plus grands tels Messi, Ronaldo, Maradona et Pele. Le footballeur français sera sans conteste mentionné lors des éternelles discussions au sujet du « meilleur des meilleurs ».

Avec sa forme actuelle et le fait qu'il se blesse rarement, on peut dire qu'il dispose d'une arme puissante pour les 15 années à venir. Son palmarès ne cessera de s'enrichir et il pourra, ne sait-on jamais, devenir un jour le plus précieux joueur de l'histoire du football.



Le père de Kylian est un ancien joueur de football, tandis que sa mère était une joueuse de handball. Si ses parents l'ont guidé durant sa jeunesse, le sport coule donc également dans ses veines. J'estime que c'est un atout pour Kylian qui sait très bien contrôler son corps, que ce soit

au niveau musculaire, que sur le plan des réflexes et de l'économie de sa condition physique. Il part donc avec un avantage considérable, un avantage qui est important pour n'importe quel sport et sportif ! En plus de son talent, il a donc eu de la chance d'avoir ses parents à ses côtés. Qui peut lui reprocher cela ? C'est avec des exemples comme ça qu'aujourd'hui nous avons de plus en plus de parents qui guident leurs enfants pour essayer de faire d'eux les futurs Federer, Phelps ou Mbappé !

Le père de Kylian est un ancien joueur de football, tandis que sa mère était une joueuse de handball. Si ses parents l'ont guidé durant sa jeunesse, le sport coule donc également dans ses veines. J'estime que c'est un atout pour Kylian qui sait très bien contrôler son corps, que ce soit

au niveau musculaire, que sur le plan des réflexes et de l'économie de sa condition physique. Il part donc avec un avantage considérable, un avantage qui est important pour n'importe quel sport et sportif ! En plus de son talent, il a donc eu de la chance d'avoir ses parents à ses côtés. Qui peut lui reprocher cela ? C'est avec des exemples comme ça qu'aujourd'hui nous avons de plus en plus de parents qui guident leurs enfants pour essayer de faire d'eux les futurs Federer, Phelps ou Mbappé !

Le père de Kylian est un ancien joueur de football, tandis que sa mère était une joueuse de handball. Si ses parents l'ont guidé durant sa jeunesse, le sport coule donc également dans ses veines. J'estime que c'est un atout pour Kylian qui sait très bien contrôler son corps, que ce soit

au niveau musculaire, que sur le plan des réflexes et de l'économie de sa condition physique. Il part donc avec un avantage considérable, un avantage qui est important pour n'importe quel sport et sportif ! En plus de son talent, il a donc eu de la chance d'avoir ses parents à ses côtés. Qui peut lui reprocher cela ? C'est avec des exemples comme ça qu'aujourd'hui nous avons de plus en plus de parents qui guident leurs enfants pour essayer de faire d'eux les futurs Federer, Phelps ou Mbappé !

Le père de Kylian est un ancien joueur de football, tandis que sa mère était une joueuse de handball. Si ses parents l'ont guidé durant sa jeunesse, le sport coule donc également dans ses veines. J'estime que c'est un atout pour Kylian qui sait très bien contrôler son corps, que ce soit

au niveau musculaire, que sur le plan des réflexes et de l'économie de sa condition physique. Il part donc avec un avantage considérable, un avantage qui est important pour n'importe quel sport et sportif ! En plus de son talent, il a donc eu de la chance d'avoir ses parents à ses côtés. Qui peut lui reprocher cela ? C'est avec des exemples comme ça qu'aujourd'hui nous avons de plus en plus de parents qui guident leurs enfants pour essayer de faire d'eux les futurs Federer, Phelps ou Mbappé !

Le père de Kylian est un ancien joueur de football, tandis que sa mère était une joueuse de handball. Si ses parents l'ont guidé durant sa jeunesse, le sport coule donc également dans ses veines. J'estime que c'est un atout pour Kylian qui sait très bien contrôler son corps, que ce soit

au niveau musculaire, que sur le plan des réflexes et de l'économie de sa condition physique. Il part donc avec un avantage considérable, un avantage qui est important pour n'importe quel sport et sportif ! En plus de son talent, il a donc eu de la chance d'avoir ses parents à ses côtés. Qui peut lui reprocher cela ? C'est avec des exemples comme ça qu'aujourd'hui nous avons de plus en plus de parents qui guident leurs enfants pour essayer de faire d'eux les futurs Federer, Phelps ou Mbappé !

Le père de Kylian est un ancien joueur de football, tandis que sa mère était une joueuse de handball. Si ses parents l'ont guidé durant sa jeunesse, le sport coule donc également dans ses veines. J'estime que c'est un atout pour Kylian qui sait très bien contrôler son corps, que ce soit

au niveau musculaire, que sur le plan des réflexes et de l'économie de sa condition physique. Il part donc avec un avantage considérable, un avantage qui est important pour n'importe quel sport et sportif ! En plus de son talent, il a donc eu de la chance d'avoir ses parents à ses côtés. Qui peut lui reprocher cela ? C'est avec des exemples comme ça qu'aujourd'hui nous avons de plus en plus de parents qui guident leurs enfants pour essayer de faire d'eux les futurs Federer, Phelps ou Mbappé !

Le père de Kylian est un ancien joueur de football, tandis que sa mère était une joueuse de handball. Si ses parents l'ont guidé durant sa jeunesse, le sport coule donc également dans ses veines. J'estime que c'est un atout pour Kylian qui sait très bien contrôler son corps, que ce soit

au niveau musculaire, que sur le plan des réflexes et de l'économie de sa condition physique. Il part donc avec un avantage considérable, un avantage qui est important pour n'importe quel sport et sportif ! En plus de son talent, il a donc eu de la chance d'avoir ses parents à ses côtés. Qui peut lui reprocher cela ? C'est avec des exemples comme ça qu'aujourd'hui nous avons de plus en plus de parents qui guident leurs enfants pour essayer de faire d'eux les futurs Federer, Phelps ou Mbappé !

Le père de Kylian est un ancien joueur de football, tandis que sa mère était une joueuse de handball. Si ses parents l'ont guidé durant sa jeunesse, le sport coule donc également dans ses veines. J'estime que c'est un atout pour Kylian qui sait très bien contrôler son corps, que ce soit

au niveau musculaire, que sur le plan des réflexes et de l'économie de sa condition physique. Il part donc avec un avantage considérable, un avantage qui est important pour n'importe quel sport et sportif ! En plus de son talent, il a donc eu de la chance d'avoir ses parents à ses côtés. Qui peut lui reprocher cela ? C'est avec des exemples comme ça qu'aujourd'hui nous avons de plus en plus de parents qui guident leurs enfants pour essayer de faire d'eux les futurs Federer, Phelps ou Mbappé !

Le père de Kylian est un ancien joueur de football, tandis que sa mère était une joueuse de handball. Si ses parents l'ont guidé durant sa jeunesse, le sport coule donc également dans ses veines. J'estime que c'est un atout pour Kylian qui sait très bien contrôler son corps, que ce soit



Mine Cerçi

2019 a été une année où Istanbul a vu son premier « Fringe Festival ». Durant ce festival qui a eu lieu au mois de septembre, les compagnies de théâtre venant de différents pays se sont produites sur la scène artistique de la ville durant cinq jours. Zeynep Uğur, doctorante en études politiques à l'EHESS et l'une des organisatrices du festival, a répondu à nos questions sur cet événement.

Comment l'idée d'Istanbul Fringe est-elle née ?

Nous sommes une équipe constituée de membres qui faisaient partie de la troupe de théâtre de l'Université Galatasaray à Istanbul et qui sont restés amis. Nous avons tous poursuivi nos propres carrières dans le domaine du théâtre, mais nos formations et productions, à la fois en Turquie et en Europe, nous ont finalement réunies autour de la question suivante : « Quelle plateforme artistique

Istanbul a son « Fringe » !

veut-on pour Istanbul ? » C'est la participation d'Emre Yıldızlar comme comédien au Stockholm Fringe Festival qui nous a inspirés. En effet, lorsqu'il est rentré à Istanbul, il s'est demandé : « Pourquoi on ne ferait pas un Fringe à Istanbul ? » Ainsi cette idée a pris forme avec l'engagement d'une équipe de huit personnes : Emre Yıldızlar, Denizhan Çay, Emirhan Altunkaya, Eda Erman, Zeynep Uğur, Zeynep Demir, Gizay Akdoğan et Yasemin Kır. **Quels sont les défis que vous avez rencontrés pour organiser ce festival de théâtre à Istanbul ?**

Afin d'être en mesure de parler des singularités quant à l'organisation d'un festival international des arts du spectacle vivant à Istanbul, il faut d'abord souligner que cette scène porte déjà un caractère « fringe » dans le contexte turc. La production artistique en Turquie est déterminée par le manque de ressources et de subventions ainsi que par des tensions d'ordres politiques.

Cependant, il y a une scène artistique indépendante qui est très dynamique. Le plus grand défi fut néanmoins le manque de moyens, mais paradoxalement cette difficulté est en grande partie comblée par l'entraide et le soutien au sein de la communauté artistique. Le soutien le plus important est venu des parrains des lieux. On n'a pas encore un parrain officiel avec un budget, mais on profite du soutien de parrains de « produits » et de la mairie de Kadıköy. **Quels sont les projets du festival et de votre équipe ?**

Tout d'abord, on veut qu'Istanbul Fringe soit un festival durable et vivant qui aura lieu chaque année. On espère aller plus loin notamment avec la présentation de créations dans des lieux inattendus. Cela serait conforme à l'esprit de Fringe. La prochaine édition du festival aura lieu entre le 21 et le 27 septembre 2020. On a également un nouveau festival, Fringe - The Younger One, qui est



organisé en partenariat avec İDSA (Académie du Théâtre et de l'Art d'Istanbul). Il se tiendra du 10 au 12 avril prochain. Ce festival est destiné à un jeune public, soit à des jeunes de 9 à 15 ans.

Par ailleurs, on a lancé une réunion : « L'art indépendant en Turquie : Lieux, Créations, Expériences ». Celle-ci a abouti à un groupe de travail qui vise à constituer une plateforme des indépendants capable de travailler à l'échelle nationale et internationale.

Michou must go on !

Un calme saisissant règne sur la rue Caulaincourt. Les néons du café *Au Rêve*, brillent d'un bleu turquoise éclatant. En terrasse, Jean-Michel, un habitué, prend son café et observe les quelques badauds qui attendent déjà devant le cimetière Saint-Vincent. « *Ce sont des places en or, vous êtes aux premières loges pour l'arrivée de Michou* », lance une voisine. Intrigué, il commence à discuter avec les autres clients : « *Brigitte Macron sera aussi présente* », lui apprend un Montmartrois. Alicia, professeure d'espagnol, est venue rendre hommage à ce personnage truculent que « *tout le monde connaît* ». Arrivent deux Poulbots, personnages emblématiques, aux côtés de quelques membres de la République de Montmartre, reconnaissables par leurs habits traditionnels composés de chapeau, cape, arborant l'écharpe rouge et une imposante médaille. Admirative devant un tel folklore, elle poursuit : « *en Espagne aussi nous sommes traditionalistes, et c'est important, sinon on ne sait pas d'où l'on vient et l'on perd ses racines* ». Regrettant de ne pas avoir eu le temps d'aller assister à son spectacle, « *le cabaret, c'est comme notre flamenco. C'est une partie du patrimoine parisien qui s'en va, mais c'est une partie de nous qui meurt aussi* », se désole-t-elle.

Un important dispositif de sécurité écarte la foule pour faire place à un corbillard, fraîchement repeint pour l'occasion aux couleurs de Michou.

Alexandre, photographe qui passait par hasard, observe la scène : « *il laisse plus qu'un souvenir, une trace dans ce quartier. C'est quelqu'un qui avait compris que l'être était autre chose que le paraître. C'était un Pedro Almodovar avant l'heure* ».

Ce qui revient le plus souvent, au-delà de l'aspect culturel et artistique, c'est sa personnalité et sa générosité : « *tous les gens qui venaient dans son cabaret, c'était des amis, il ne les prenait pas pour des clients. Michou discutait, il était content de faire des photos avec eux* », souligne Any d'Avray, créatrice de perruque. « *Il maintenant les années populaires, faisait bouger*

tout le quartier et vivre encore le cabaret ». « *On reste optimiste, mais ça ne sera plus jamais la même chose...* » Arnaud, le patron du Nazir se rappelle avec émotion ses nombreuses visites dans son établissement : « *c'est un monument historique qui a beaucoup fait pour tout le quartier et surtout les anciens* ».

Ses proches, ses amis étaient tous réunis dans la bonne humeur et la convivialité. « *On s'y attendait, et il nous disait : "j'espère que tu viendras à mon enterrement"* ». Ainsi, tout était préparé pour que ses funérailles soient un moment d'amitié et de commémoration. Roger Danguueger, ancien patron du cabaret « *Chez ma cousine* » et ami de Michou se remémore : « *il disait que le cabaret ne lui survivrait pas et pourtant, il y a toujours trois mois de réservations enregistrées, alors on espère que ça nous permettra de le garder encore un petit peu avec nous* ».

* Daniel Latif

Ünal Akkemik : « Il faut protéger les milieux de vie des espèces endémiques de Turquie »



La Turquie a un patrimoine naturel unique au monde. Malheureusement, plusieurs espèces de plantes qui se trouvent uniquement en Turquie sont menacées d'extinction. Ünal Akkemik, président du département de botanique à l'Université d'Istanbul et professeur au sein de la faculté de foresterie de l'Université d'Istanbul-Cerrahpaşa, effectue des recherches en histoire climatique ainsi qu'en botanique. Ünal Akkemik, qui étudie particulièrement les plantes turques et porte un intérêt particulier pour celles d'Istanbul, explique pour *Aujourd'hui la Turquie* les facteurs qui ont engendré cette situation inquiétante et souligne les mesures qui pourraient être prises afin de contrer le phénomène de disparition de certaines plantes endémiques du pays.

Dans le cadre de vos recherches, avez-vous vous-même découvert des espèces qui n'étaient pas connues en Turquie ou dans le monde ?

Bien entendu. Mon travail étant de répertorier les différentes espèces de plantes, j'ai eu la chance de découvrir des espèces rares et endémiques.

Par exemple, il y a deux ans, lorsque je préparais le livre *Les plantes naturelles d'Istanbul*, j'ai trouvé une plante qui était absente de nos archives botaniques. En revanche, ce n'était pas une plante endémique puisqu'elle avait été recensée par des botanistes européens. Néanmoins, après cette découverte, elle a trouvé sa place dans les archives de la flore de Turquie.

Il y a quelques années, j'ai découvert une plante à Erzurum qui n'avait été recensée nulle part sur notre planète. Il s'agissait donc d'une plante endémique. On l'a nommé *Ranunculus Anatolicus* puisqu'il s'agit d'une espèce propre à l'Anatolie.

Comment expliquez-vous le fait que la Turquie est un pays si riche en biodiversité ?

La Turquie est un pays très riche en biodiversité en raison de sa localisation. En effet, la Turquie est prise en étau entre le continent asiatique et africain, soit dans un espace où les mouvements des plaques tectoniques se poursuivent. Durant l'époque géologique miocène, le territoire de la Turquie n'existait pas, il était recouvert par la mer. Le territoire turc n'est apparu que lorsque les mouvements des plaques des deux continents, dans une zone de convergence, ont engendré la création d'une chaîne montagneuse : les monts Taurus. Le relief montagneux du pays permet l'existence de conditions de vie idéales pour de nombreuses espèces.

Les monts Taurus tracent une frontière biologique puisque son climat au nord et au sud est différent. C'est ce que l'on appelle le croisillon d'Anatolie. En Turquie, les plantes endémiques se trouvent majoritairement dans ces zones montagneuses, mais aussi aux alentours du lac Tuz où le climat est très sec. Ainsi, 40% des plantes que l'on trouve dans ces zones sont endémiques.

Il existe d'autres facteurs qui expliquent la richesse de la biodiversité en Turquie. On peut observer que trois grandes régions floristiques existent sur le territoire turc puisque nous avons la flore méditerranéenne, la flore de la mer Noire et la flore de l'Iran-Turan. Les espèces de plantes qui se trouvent dans ces régions ou à leurs limites sont différentes. La « compétition biologique » entre elles augmente au niveau des frontières de ces régions, ce qui suscite l'apparition de nouvelles espèces, notamment des plantes endémiques.



C'est pour ces différentes raisons que 30% de la flore de Turquie est constituée de plantes endémiques. Le nombre d'espèces de plantes dans notre pays (12.500 approximativement) est plus élevé qu'en Europe (environ 12.000). Les États-Unis, Madagascar et l'Australie sont également des pays très riches en terme de biodiversité.

Pourquoi les plantes endémiques de Turquie sont-elles menacées d'extinction ?

Le nombre croissant des nouvelles installations dans les grandes villes ne mène pas à l'extinction des plantes endémiques, mais à la dégradation de leurs milieux de vie. On peut donner comme exemple l'espèce *Istanbul Nazendesi* (le pois de senteur). Aujourd'hui, en raison des constructions massives dans la métropole, on ne peut croiser cette plante que dans le nord d'Istanbul. Il est primordial de préserver quelques milieux de vie de chaque plante endémique parce qu'elles naissent et se développent dans un écosystème particulier. De plus, la préservation de leurs habitats est essentielle pour que les botanistes puissent mieux comprendre ces plantes.

Quelles mesures faut-il prendre pour préserver les espèces endémiques ? À votre avis, est-ce que le ministère de l'Environnement fait le nécessaire ?

La seule solution est de les protéger dans leurs milieux de vie. En réalité, il n'y a pas que des ministères qui s'en chargent. La Direction générale de la protection de la nature et des parcs nationaux est aussi responsable. La banque de graines à Ankara conserve des échantillons de graines des espèces endémiques. Quant aux ministères, il y en a quatre qui peuvent prendre des décisions en matière de protection de la nature : le ministère



du Tourisme, celui de la Culture, le ministère de l'Environnement et de l'Urbanisme et le ministère des Eaux et forêts. Nous sommes tous confrontés à un choix très difficile. La population humaine ne cesse d'augmenter, si bien que les plantes et les animaux nous fuient pour survivre. Dans une telle situation, la protection des milieux de vie des plantes endémiques revêt une importance toute particulière. Pourtant, je ne peux pas vraiment dire que les politiciens font tout ce qu'ils doivent faire. Dans les zones rurales, il y a des espaces réservés pour les plantes endémiques. Néanmoins, quand il faut prendre des décisions pour les grandes villes comme Istanbul ou Antalya, leurs priorités sont différentes. Selon moi, il faudrait établir des parcs thématiques dans les grandes villes. Des panneaux d'informations pourraient être installés pour expliquer aux habitants de la ville ce qu'est une plante endémique, pourquoi elles sont cruciales pour l'écosystème urbain, etc.

Que pouvez-vous nous dire sur la biodiversité d'Istanbul ?

À Istanbul, il y a 2.500 espèces de plantes. C'est une ville riche d'une biodiversité exceptionnelle. La plupart des pays européens, par exemple la Pologne et l'Angleterre, disposent d'une biodiversité bien plus pauvre qu'Istanbul à elle seule.



58 parmi ces 2.500 espèces sont endémiques. Une partie d'elles sont menacées. *Sultan Pelemiri* en fait partie. Cette espèce a été découverte dans le quartier de Bahçeşehir en 2006 et elle est déjà menacée d'extinction à cause du boom du secteur de la construction. *Istanbul Madmağı* est une autre plante endémique que l'on peut retrouver uniquement à Maltepe. Enfin, *Kadıköy Çiğdemi* est une espèce qui tire son nom de son quartier d'origine, mais aujourd'hui il est impossible de l'observer à Kadıköy. On en trouve seulement à Elmalı, loin du centre-ville.

* Propos recueillis par Aslinur Karaboğa

Emblématique compositeur turc, Ali Darmar sera mis à l'honneur lors du 4^e Concours International de piano – Istanbul Orchestra'Sion



Du 7 au 14 mars 2020 se déroulera, au lycée Notre-Dame de Sion, la 4^e édition du Concours International de Piano – Istanbul Orchestra'Sion, membre de la Fédération mondiale des Concours internationaux depuis 2017. Cet événement réunit des musiciens professionnels, sélectionnés aux quatre coins du monde pour concourir devant un jury composé de concertistes internationaux. Le pianiste et compositeur Ali Darmar, membre du Comité d'honneur du concours, revient pour nous sur sa carrière ainsi que sur la pièce qu'il a composée pour ce concours.



Comment le piano est-il arrivé dans votre vie ?

Ma sœur suivait des cours de piano, moi je ne pouvais pas à cause des contraintes financières de ma famille. Cela ne m'a pas empêché de me passionner pour cet instrument et d'apprendre en autodidacte en observant les cours de ma sœur. J'avais alors huit ans. Le professeur de ma sœur, M. Michel, était un francophone. Un jour, j'ai décidé de le forcer à me donner des cours. Je me suis mis à jouer au moment où il s'apprêtait à partir. À partir de ce jour où il s'est retourné pour m'écouter, et jusqu'à mon entrée au conservatoire deux ans plus tard, il m'a permis de suivre des cours gratuitement.

Je suis entré au conservatoire en 1956. Lors du concours, j'ai joué au piano le morceau pour enfant *Kuş uçar yavrular* et un peu de *zeybek d'Izmir*. Je n'oublierais jamais ce moment où un membre du jury s'est mis soudainement à danser. J'ai été accepté et j'ai sauté deux classes. J'ai malheureusement dû arrêter au bout de deux ans à cause de problèmes de santé. Le piano est alors sorti de ma vie pendant quatre ans, jusqu'à la fin du lycée. J'ai réellement commencé mon travail au département de piano du Conservatoire municipal d'Istanbul dans la classe de Verda Ün. J'ai eu la chance de prendre des cours d'harmonie et de piano avec le professeur Ferdi Statzer et de renforcer ma technique avec Popi Mihailides, grand prodige de son époque. Je poursuivais en même temps mes études de pharmacie.

Quand avez-vous décidé d'en faire votre profession ?

Ce n'est pas moi qui ai pris véritablement pris la décision, mais Ferdi Statzer. Il s'est très tôt rendu compte que j'avais du talent pour la composition. Étant un très bon pédagogue, c'est lui qui a tracé le chemin menant à ma carrière de compositeur. « *Tu nais compositeur, tu ne le deviens pas* », disait-il. Ma famille avait peur que le piano compromette ma carrière de pharmacien et a refusé de continuer à financer mes cours de piano. J'ai alors commencé à enseigner le piano pour continuer à me former auprès de Ferdi Statzer. Quand j'ai finalement obtenu mon diplôme en 1969, ma famille s'attendait à ce que j'ouvre une pharmacie, mais ma volonté était autre. Il était évident que je ne pouvais pas envisager une carrière de pianiste ou de compositeur en Turquie. Grâce à une bourse de l'UNESCO, je suis parti en France où j'ai été admis à la Cité des Arts de Paris. J'ai eu l'occasion de travailler le contrepoint, l'harmonie et la composition avec Nadia Boulanger.

Très honnêtement, jamais je ne conseillerais mon parcours, ce fut très difficile. Les difficultés financières paraissent impossibles à surmonter. J'ai réussi tout seul en donnant des cours, ça n'a pas été facile. J'y suis arrivé, car j'étais entêté et soutenu.

Que vous ont apporté vos études en France ?

Le but de mon séjour en France était d'apprendre à composer. Nadia Boulanger m'a demandé un jour si je voulais me concentrer sur le piano ou sur la composition. J'avais 28 ans. Normalement, on finit le conservatoire entre 14 et 16 ans. Donc il était inconcevable de faire les deux. J'avais les mains trop fragiles pour les morceaux demandant de la force. Alors, le choix de la composition fut une évidence, mais ma passion pour le piano resta malgré tout inchangée. Heureusement que je n'ai pas arrêté, car enseigner le piano à mes élèves est une source d'épanouissement.

Comment composez-vous ? Quelles sont vos sources d'inspiration ?

Il faut tout d'abord trouver un rythme, un thème. C'est la

quête principale. Un murmure me vient en tête et y reste ancré jusqu'à ce que je l'extériorise par la composition. Il est difficile de l'expliquer par les mots, c'est parfois un son de piano ou bien un son orchestral. Souvent, la mélodie me vient lors d'une promenade. La marche est un moteur d'inspiration majeur chez moi. Quant à la question de l'inspiration, elle est provoquée à la fois par tout et par rien. C'est inexplicable.

Pouvez-vous dire que votre style est une synthèse entre la composition turque et française ?

Oui bien sûr, mon but principal a toujours été d'atteindre cette synthèse. Il y a une grande différence entre ce que

je faisais au début de ma carrière et maintenant. À la manière dont on ressent l'Espagne dans les compositions de Maurice Ravel de par ses origines basques, on ressent dans mes travaux une combinaison de la culture française et turque. La synthèse doit se faire naturellement si vous êtes un compositeur honnête. Mon travail est la synthèse de

la technique française et du folklore turc avec une touche culturelle venant de Crète. C'est une richesse musicale indéfinissable puisque la géographie et la culture turque sont une synthèse en elles-mêmes.

Le concours Istanbul Orchestra'Sion vous a commandé une pièce pour piano, pouvez-vous nous en dire davantage ?

C'est une œuvre contemporaine turque. Tout ce que je peux vous dire c'est que la pièce est une fantaisie. Elle sera présentée lors du troisième tour du concours et dure environ six minutes. Mais je ne vous en dirai pas plus, je veux que la surprise soit conservée.

Pour toutes vos compositions, vous ressentez et retranscrivez, mais êtes-vous le premier à les jouer au piano ?

La science de la composition chez moi opère de cette manière : je joue d'abord le morceau dans ma tête. Je perçois le résultat dans mon cerveau sans avoir à le jouer réellement au piano, et de jour en jour la composition se complète. Par la suite, mes compositions sont toujours jouées par d'autres musiciens.

Parmi les compositeurs turcs ou internationaux, lequel vous ressemble le plus ?

Il n'y en a pas ou je n'en trouve pas. Mon travail est un mélange de tellement de cultures et propre à ma personnalité



qu'il m'est difficile de trouver quelqu'un qui me ressemble. Je peux seulement vous dire que mon compositeur préféré est définitivement Jean-Sébastien Bach. Comme le disait Ferdi Statzer : « *Bach est à un pas de chaque style musical* ».

Pourquoi enseignez-vous ?

Je suis dévoué à mes élèves, j'aime enseigner et aider. C'est comme rendre ce que j'ai reçu. Transmettre mes connaissances et instruire mes élèves est aujourd'hui un travail primordial pour moi.

Quelle est votre opinion sur les concours internationaux de piano ?

C'est une grande première pour moi de participer à un tel concours. Néanmoins, je pense que c'est une occasion de gagner en répertoire. Ce n'est pas indispensable de gagner un concours, mais c'est une étape très importante pour la carrière d'un jeune pianiste. Être choisi parmi de nombreux autres talents permet de gagner de l'assurance et de la détermination. C'est une expérience non négligeable de se tester et de se dépasser.

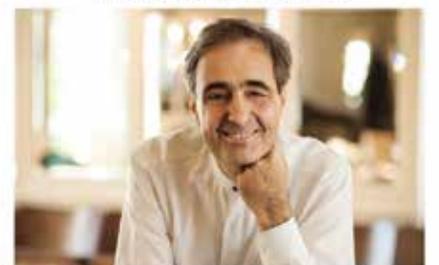
* Propos recueillis par Mireille Sadège et Eda Özdemir

Notre-Dame de Sion AGENDA CULTUREL Février 2020

Pierre Réach, Pianiste
Jeudi 6 février à 19h30



Paul Gulda, Pianiste
Jeudi 13 février à 19h30



Pour plus d'informations concernant ces artistes, consultez notre Agenda Culturel en ligne : <http://www.nds.k12.tr/-Agenda-culturel->



Agenda culturel

Conférence : « Spinoza, entre philosophie et littérature ? »

Le 15 février, 15 h
SALT Galata

Le philosophe et spécialiste de Spinoza Maxime Rovere vous propose une conférence portant sur Spinoza et sur l'historiographie de celui dont on est persuadé tout savoir. Maxime Rovere a enseigné à l'ENS en France ainsi qu'à la PUC au Brésil. Le modérateur de la conférence n'est autre que Cemal Bali Akal, maître de conférences à l'Université Bilgi d'Istanbul.



Danse : Urban Spirit – Hip-Hop Ladies

Les 15 et 16 février
Zorlu PSM Sky Lounge

Hip-Hop Ladies est l'événement du monde de la danse à Istanbul créé spécialement pour les danseuses afin qu'elles développent tout leur potentiel créatif ! Des activités de danse sont donc organisées à Istanbul et notamment des ateliers de Breaking, de Hip-Hop, d'House et de Popping ! Un moment à ne pas manquer pour les amateurs de danse de rue !



Exposition : « Voyage en francophonie » – Emre Rende

Du 21 février au 26 avril
Galerie, Institut français d'Istanbul

Le photographe Emre Rende vous invite dans un voyage tout en francophonie qui vous amènera aux quatre coins du monde.



Sirma Parman

Adieu John Baldessari

John Baldessari, qui a apporté un sens de l'humour et de l'esprit à l'art conceptuel, est décédé le 2 janvier à l'âge de 88 ans. Ce tragique événement a eu lieu à son domicile dans le quartier de Venice, à Los Angeles. Aucune information quant à la cause de son décès n'a été communiquée.

Si vous n'avez jamais entendu parler de John Baldessari, sachez qu'il était considéré comme un pionnier dans l'utilisation de l'imagerie appropriée. En utilisant la photographie, la peinture et le texte, le travail de Baldessari examine la nature plastique des médias artistiques et critique la culture contemporaine.

Professeur et artiste, Baldessari a contribué à transformer Los Angeles en ce *hot-spot* artistique qu'elle est aujourd'hui. Durant sa vie, Baldessari est passé à peu près par toutes les étapes importantes qu'un artiste contemporain peut espérer atteindre. Il a participé à d'importantes expositions internationales et a eu l'occasion d'être le sujet d'une grande exposition rétrospective de cinq décennies sur son art, « John Baldessari : Pure Beauty », qui s'est déroulée dans les plus grands musées d'Europe et des États-Unis. Par ailleurs, il a

reçu une médaille nationale des arts des mains de l'ancien président américain, Barack Obama, en 2014.

John Anthony Baldessari est né le 17 juin 1931 à National City — une ville californienne située entre San Diego et la ville frontalière de Tijuana, au Mexique. Ses parents étaient deux immigrants, son père était originaire d'Autriche tandis que sa mère venait du Danemark. Baldessari a commencé sa carrière comme artiste semi-abstrait dans les années 1950. Désenchanté par ses propres travaux, il a décidé en 1970 d'apporter ses peintures dans un salon funéraire de San Diego pour que celles-ci soient brûlées.

Dans ce qu'il nommera plus tard le *Cremation Project*, Baldessari a effectivement détruit la phase abstraite de sa carrière artistique. Après s'être tourné vers des œuvres plus conceptuelles impliquant des textes et des photographies, l'artiste a fermé la porte à un style pour faire place au suivant. Baldessari a également fait faire une plaque commémorative en bronze pour « l'enterrement » de son œuvre. Par la suite, il a continué à créer des peintures qui comprenaient souvent du texte et une palette lumineuse qui rappelle le *Pop Art*.



Prêt à embrasser un large éventail de médium, Baldessari a utilisé la vidéo, la photographie, la sculpture, le texte, l'installation et bien entendu la peinture. Des formes hybrides comme la peinture de texte ont déterminé son art. Baldessari a expérimenté l'interaction du texte et des images en créant des œuvres multimédias. C'était une combinaison qu'il utilisait souvent pour explorer le pouvoir et l'influence du langage. Baldessari a été un professeur qui a influencé de nombreux artistes en Californie. Il a travaillé dans les écoles d'art les plus prestigieuses de Los Angeles, d'abord au California Institute of the Arts, puis à l'Université de Californie à Los Angeles. Parmi ses étudiants qui sont devenus des artistes contemporains, on retrouve Mike Kelley, Tony Oursler, Jim Shaw et Barbara Bloom. Il conseillait souvent ceci à ses élèves : « Ne regardez pas les choses, mais regardez entre les choses. »

« Un Sultan à Paris, une Impératrice à Constantinople, 1867-1869 » 19 février au 14 mars 2020



L'exposition « **Un Sultan à Paris, une Impératrice à Constantinople, 1867-1869** » comprend deux volets distincts, mais complémentaires et se construit principalement autour d'un enchaînement de visites et de contre-visites.

Le premier volet de l'exposition se concentre davantage sur la visite d'Abdülaziz à Paris ainsi que sur le contexte artistique, économique et politique avec lequel elle coïncide, ce qui comprend notamment l'Exposition universelle.

Le second volet de l'exposition porte sur l'impératrice Eugénie, épouse de l'empereur français Napoléon III qui séjourna du 11 au 19 octobre 1869, soit une semaine, dans la capitale de l'Empire ottoman.

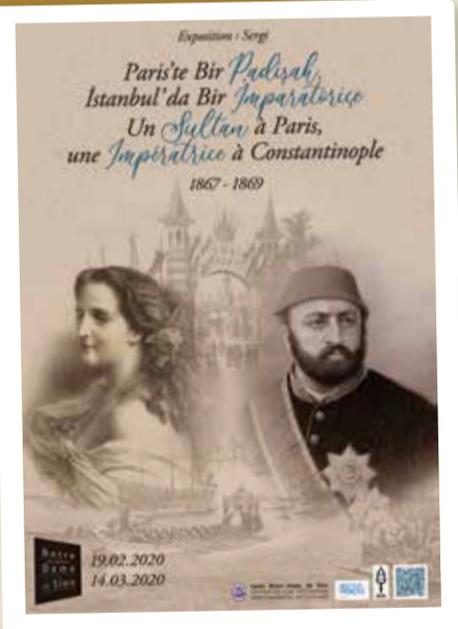
Les tableaux, les gravures, les photographies, les coupures de presse et les documents d'archives de l'époque composant l'exposition nous invitent à accompagner le sultan et l'impératrice durant leur voyage sur la trace des splendeurs des deux capitales impériales, Paris et Constantinople.

Commissaires d'exposition : Aylin Koçunyan et Sinan Kunalalp

La table ronde

22 février 2020, 14:00 - 16:30

La table ronde « Un Sultan à Paris, une Impératrice à Constantinople : Politiques impériales et contexte international, 1867-1869 » est organisée en collaboration avec l'Institut français et les Éditions Isis. Elle sera modérée par le Professeur Éric Anceau. Les intervenants : Dr Aylin Koçunyan, Sinan Kunalalp, directeur des Éditions Isis et spécialiste de l'histoire diplomatique ottomane au XIX^e siècle, Yves Bruley, maître de conférences à l'École Pratique des Hautes Études, Philip Mansel, historien de la France et du Moyen-Orient.



Concert-conférence

22 février 2020, de 18 h à 19 h

Emre Aracı retracera l'histoire passionnante de la genèse de cette ode ottomane. Il sera accompagné au piano par Toros Can.

